

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

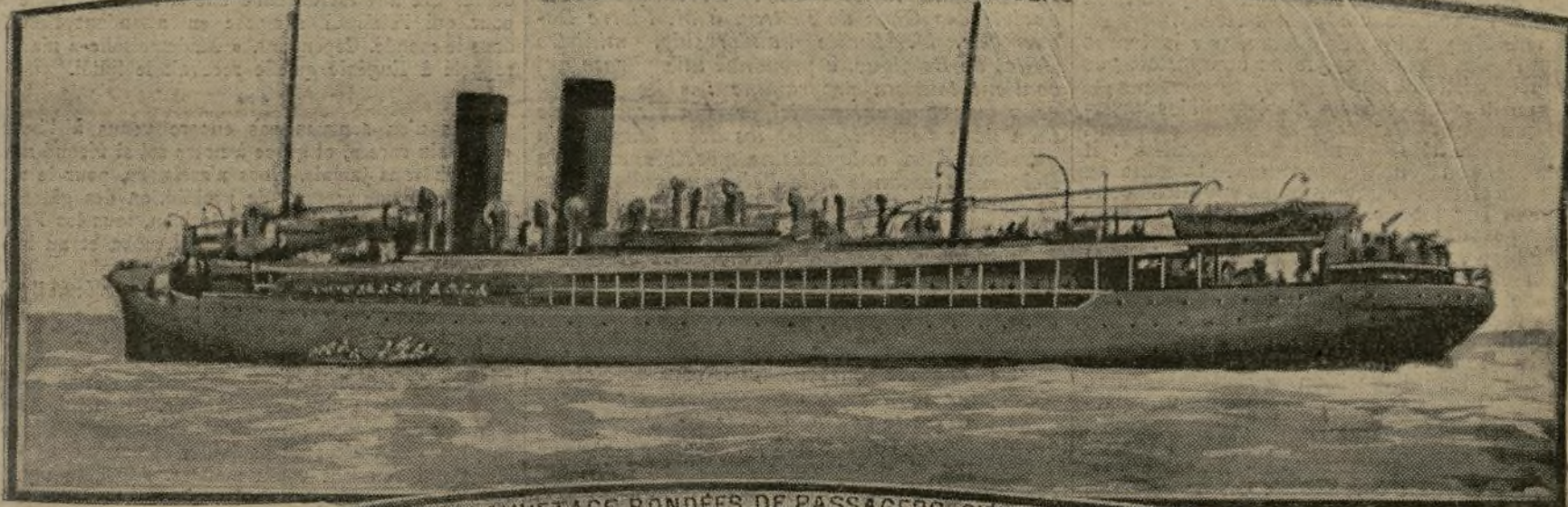
ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
 France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
 Étranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

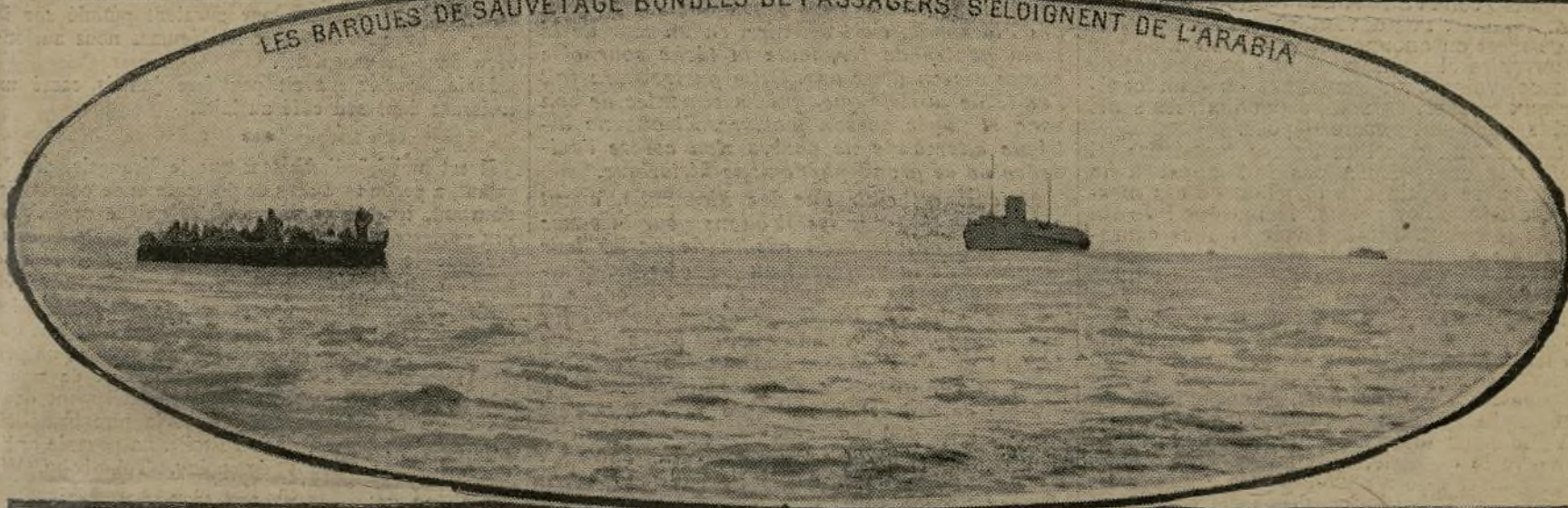
Adressez toute la correspondance
 à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
 88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
 Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
 Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

Le torpillage de l'"Arabia". — Trois instantanés émouvants

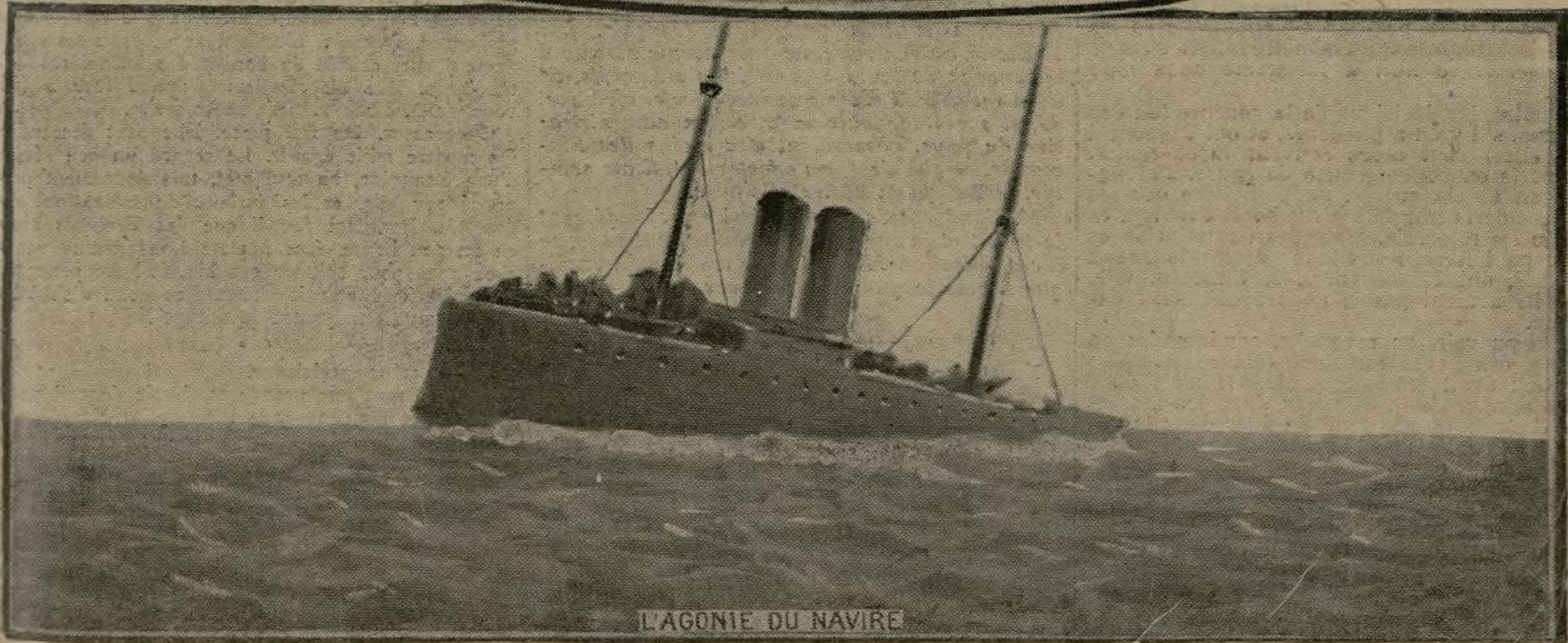
PENDANT LE SAUVETAGE DES PASSAGERS



LES BARQUES DE SAUVETAGE BONDÉES DE PASSAGERS S'ÉLOIGNENT DE L'ARABIA



L'AGONIE DU NAVIRE



Nous avons annoncé, en son temps, le torpillage du paquebot britannique *Arabia*, attaqué sans avertissement par un sous-marin ennemi. Plus de quatre cents passagers, dont cent cinquante femmes et enfants, se trouvaient à bord au moment de la catastrophe. Mais, grâce à la promptitude des secours organisés par divers bâtiments, toutes les vies humaines furent sauvées. Ces trois saisissants documents ont été pris au moment où s'éloignaient les canots de sauvetage et où l'*Arabia* allait disparaître dans les flots.

Ayuntamiento de Madrid

Grande exposition de blancs

Beaucoup de personnes s'imaginent que les journaux seuls ont affaire avec la censure. Quelle erreur ! Il y a des Expositions de blancs ailleurs que dans la presse quotidienne et périodique... ; je dirai même que les plus grandes Expositions de blancs, celles dont la durée excède vingt-quatre heures ou huit jours, sont le partage de la librairie, qui s'en montre très honorée.

L'attribution du prix Goncourt m'a fait et me fait encore un devoir de lire, parmi les livres qui paraissent, ceux que leurs auteurs m'envoient ou dont l'importance m'est signalée. Je connais ainsi de bons moments et de fâcheux quarts d'heure ; les uns me consolent des autres. La découverte d'un beau livre, la révélation d'un talent nouveau sont des joies qui dédommagent amplement du temps perdu en excursions dans les landes désertes.

Et puis, il y a tout de même, par le temps qui court, des surprises que ne comportait pas jusqu'ici la littérature.

L'exposition des œuvres d'art mutilées, organisée au Petit Palais par notre excellent confrère Paul Ginisty, n'est pas complète : il y manque, sous vitrine, une demi-douzaine au moins de livres remarquables publiés cette année, et sur lesquels la main de la censure s'est appesantie à leur détriment.

A de bien rares exceptions près, toute la production littéraire de cette année sort de la guerre et en vit. Or, la plupart des ouvrages que je reçois m'arrivent revus et blanchis par des équipes de travailleurs beaucoup mieux qualifiés que nous pour décerner des prix, puisqu'ils ont à leur disposition, ces examinateurs, tous les éléments d'appréciation, dont une partie seulement nous est soumise.

Par malheur, ces lavandiers sont anonymes et insaisissables. Des confrères ? Je ne sais pas. J'aurais peine à le croire. On ne se retire pas comme cela, entre soi, le pain de la bouche. Des militaires ? Pas davantage. La Défense nationale n'est en aucune façon compromise par les souvenirs et les impressions d'un soldat de 2^e classe, voire d'un lieutenant ou d'un capitaine aux armées. Ce sont, cependant, les seuls témoins qui aient encore déposé.

Alors ?... Ah ! que l'un de ces messieurs (si toutefois la censure n'a pas fait appel à la main-d'œuvre féminine), que l'un de ces messieurs, dis-je, daigne poser le masque ! Je lui promets le secret. J'irai le voir et nous causerons. Il me renseignera. Il me confiera les motifs de sa sévérité. Il fera cesser l'incertitude où je suis, à la veille de choisir entre des livres qui m'ont également plu. Pourquoi ces blancs, chez les uns, et ces lignes de points suspensifs chez les autres ? L'auteur était-il subversif ou inconvenant ? J'ai besoin de le savoir. Voyez-vous que nous couronnions, à notre insu, un pornographe ! Mais alors, quel titre la censure avait-elle pour intervenir préventivement ? Si elle sauve le Capitole, c'est autre chose ; mais encore aimerais-je à savoir quelle attaque elle a repoussée. Ces blancs mystérieux m'intriguent. J'en veux presque à l'auteur de se les être laissés imposer. En s'inclinant, il s'avoue coupable. Il se nuit à lui-même dans mon esprit.

En outre, les décisions de la censure (ou des censures, s'il y en a plusieurs, et qui s'ignorent entre elles) sont assez souvent incohérentes. J'en parle en connaissance de cause. J'ai publié, pendant la guerre, un petit livre que les censeurs de la librairie n'ont point expurgé, ce dont je les remercie. Mais des passages de ce même petit livre, reproduits par les journaux de Paris, ont été censurés. A Limoges, ville libre, ils avaient passé, auparavant, sans encombre.

On a pu voir, en revanche, condamnées en volume, des pages auxquelles la censure des journaux avait été indulgente. Ce n'est donc pas le danger de la diffusion dans les masses qui détermine le sécateur à tailler dans le vif.

Tout cela est, en vérité, bien fâcheux et porte aux écrivains, en général, un préjudice irréparable. Nous ne pourrions jamais admirer dans leur intégrité les œuvres d'art mutilées. Feront-elles, après la guerre, l'objet d'une nouvelle édition où seront rétablis les passages supprimés ? C'est peu probable. Publiera-t-on en supplément des plaquettes à même intention ? J'en doute. Le blanchissage est définitif. Il faut que les victimes en prennent leur parti.

Aussi bien, c'est un peu de leur faute. Il faut avoir le courage de le dire : l'avenir est sombre pour les livres dont la guerre fera uniquement les frais. Gare la prochaine mévente ! Telle est la surabondance, qu'on ne sait déjà plus, parmi les fournisseurs, auquel entendre.

Ils sont trop et ils sont trop pressés. Ils mangent leur blé en herbe. Ajoutez à leur impatience la concurrence déloyale des conteurs auxiliaires, des gardes-voies et collaborations, et vous imaginerez la difficulté qu'auront à se faire éditer, après la guerre, les survivants qui la raconteront. Ils devront attendre dix ans pour vider leur sac.

Certes, la censure s'exerce, à l'égard des autres, d'une façon regrettable. Mais c'est peut-être parce qu'il y a, en ce moment, trop de prétextes à des Expositions de blancs que nous n'aurons pas d'exposition du tout, quand il sera enfin permis de mettre du noir sur les blancs.

Lucien Descaves.

Ce que l'on dit

En attendant...

Répondant lundi dernier, au comité de la Société des Gens de Lettres, à M. Pierre Decourcelle, M. Emile Vandervelde, ministre d'Etat de Belgique, a prononcé une phrase qui contient tout un programme : « Le jour où ceux qui voudront participer à la direction de mon pays devront parler les deux langues la question d'un antagonisme possible entre la Belgique flamande et la Belgique wallonne ne se posera plus. »

Voilà qui est bien certain : les Flamands de Belgique repoussent avec horreur toute imputation de germanophilie, malgré les efforts que font les Allemands pour les gagner à leur cause ; et, d'ailleurs, malgré la prétention de ceux-ci à la méthode et à l'organisation, ces efforts ont été quelque peu contradictoires. C'était une avance que de « flamandiser » l'antique Université de Gand. Mais, un mois après, commencer, en véritables négriers, la chasse à l'esclave et envoyer en Allemagne, comme serfs assujettis au travail forcé, 350.000 Belges, dont une bonne moitié, sinon davantage, sont des Flamands, c'est détruire, en un tour de la main gantée de fer, toute la tâche sournoise accomplie en deux ans. Cette guerre aura fait l'unité de la Belgique, qui l'a cimentée de son sang et payée de son martyre. Et aucune intrigue allemande ne pourra rien contre l'évidence de ce grand phénomène historique.

Mais il est clair que les Flamands, ayant souffert autant que les Wallons pour la cause nationale, ont le droit absolu de parler leur langue, s'ils la préfèrent au français, de l'employer dans les tribunaux, et de s'attendre à trouver dans ces tribunaux des juges qui les comprendront ; de même que, au cours de leur service militaire, il sera bon que leurs officiers aient la connaissance de leur dialecte.

Mais ce qui est très simple en théorie l'est peut-être un peu moins en pratique. On peut se demander si, voulant assurer l'égalité entre les deux langues, on n'aboutirait pas, en fait, à donner un avantage aux Flamands. Tous les Flamands cultivés parlent le français. Les Wallons, au contraire, ne parlent que rarement le langage de leurs compatriotes flamands. Et il en résulterait alors que magistrats, officiers, députés même, toute la direction administrative du pays, passeraient aux mains des Flamands, ce qui n'est pas exactement, il me semble, le but qu'on désire atteindre.

M. Vandervelde, dont j'admire profondément le talent et la lucidité, a certainement répondu à ces objections. Il faut donc croire qu'il expliquera plus longuement ses vues.

Pierre Mille.

Nous avons été les premiers à signaler, dans la presse parisienne, la belle découverte archéologique récemment faite, sous d'épais enduits anciens, au nu des murs d'une salle en réparation, à la Faculté de médecine de Montpellier. Avec nos confrères régionaux, nous faisons des vœux ardents pour que ces œuvres peintes fussent sauvegardées, alors que déjà des ouvriers trop zélés avaient commencé le geste qui devait les compromettre à tout jamais.

La conservation des fresques de Montpellier est désormais assurée bien qu'on ait élevé contre elles une étonnante accusation : elles étaient de caractère religieux... pouvaient-elles décorer une salle de Faculté de médecine ? Il suffit de rappeler qu'il existe, à la Faculté de théologie protestante de Montauban, une merveille du dix-huitième siècle, l'ancienne chapelle d'un couvent de religieuses. L'architecte qui a

exhumé ces belles peintures d'antan saura, nous n'en doutons pas, les défendre contre ceux qui les voudraient plus païennes.

Où vont nos bonnes ? Mlle G..., qui eut son heure de célébrité, non parce qu'elle possède un charmant talent de graveur en médailles, mais parce qu'elle eut, il y a quelques années, l'honneur très discuté de faire un médaillon de Guillaume II, Mlle G..., donc, vient de perdre sa bonne. Une perle, ma chère.

Mais ce n'est pas pour tourner patriotiquement des obus que la fidèle Eugénie a rendu son tablier. C'est parce que son mari, depuis qu'il travaille pour la guerre, gagne tellement d'argent qu'il ne peut plus supporter que sa femme reste en service.

D'ailleurs, Eugénie regrette sa bonne place et s'en est expliquée en pleurant :

— Il m'a acheté une glace à trois faces. Il veut que je porte des manteaux de 200 francs. Alors, Mademoiselle comprend, je ne peux pas rester.

« Mademoiselle » a compris. La bonne qui la sert depuis dix ans est devenue une « nouvelle riche », pour qui l'oisiveté s'impose en attendant l'entrée dans le monde. Cependant, « Mademoiselle » n'a pas rappelé à Eugénie qu'elle recevait le lundi.

Nous n'en sommes pas encore venus à l'heure « du pain rare », et grâce à notre sol si fécond nous n'y viendrons jamais. Nous n'assistons, pour le moment, qu'à une menace de prohibition des gâteaux. Nul doute que, si c'est pour le bien, tous les Français ne consentent à renoncer au moka et au baba de quatre heures.

Si le philosophe Fourier eût encore vécu, il eût vu en cette petite guerre aux douceurs de la bouche un commencement de réalisation pour l'un de ses rêves les plus chers. On a peut-être oublié que l'apôtre du fouriérisme détestait le pain et le considérait comme la pire des calamités. Selon lui, il eût été beaucoup plus raisonnable de donner tout le grain en pâture aux hôtes du poulailler et aux autres animaux qui l'eussent voulu manger. Ainsi, le monde eût été promptement transformé pour son bonheur. Les volailles de basse-cour auraient pullulé sur la terre, et avec les fruits et les légumes nous aurions vécu dans la prospérité.

Mais Fourier n'avait peut-être jamais cassé un croissant dans son café au lait...

Il est malaisé d'admettre que le Français, peuple galant, a perdu tout sens de politesse et de courtoisie. Pourtant, les scènes permanentes qui se produisent aux portes des wagons du métro sembleraient prouver que le Parisien, descendu dans le « sombre abîme », n'est plus lui-même.

C'est superfétation de redire les bousculades, les écrasements et le reste. Mais voici un petit fait qui suffirait à nous démontrer que, si nous étions un peu plus respectueux de nos compatriotes et de nous-mêmes, nous ne tomberions pas si facilement dans ces excès de frénésie qui frisent la pire brutalité. Hier soir, six heures, station Étoile. La poussée ordinaire. Insultes. Coups de poing. Tohu-bohu. Vilaines paroles. Il n'en résulte que l'impossibilité de sortir, l'impossibilité d'entrer dans la voiture déjà surbondée. Soudain, réussit à accéder au seuil une dame jeune, coiffée du bonnet des infirmières britanniques. Elle dit simplement : « Please » (s'il vous plaît), d'une voix calme et grave.

C'est assez. On fait place. Elle peut descendre. On montre mille égards. Le regard un peu sévère d'une étrangère, un seul mot, très doucement prononcé par elle, et les furieux du métro ont été domptés. Pourquoi faut-il que des Français aient eu un peu honte, face à cette Londonienne venue chez nous pour soigner nos blessés ? Et pourquoi, si une Parisienne avait prononcé ce menu « s'il vous plaît », aurait-on poussé davantage ?

Petite scène parisienne.

Hier, devant une grande confiserie dont il porte la livrée et dont il garde l'étalage, « Napoléon » s'agitait. « Napoléon », connu depuis des années de toute la rue de Rivoli, est un nain qui ressemble d'une façon frappante au vainqueur de Marengo.

Donc, hier, quelque barnum était en train de lui faire des offres :

— Venez vous montrer en Amérique ! Qu'est-ce que vous deviendrez ici, lorsque, faute de sucre, votre confiserie sera fermée ?

Le nain cria d'une voix aiguë :

— Napoléon a-t-il l'habitude de désertir ?

Ou quelque chose d'analogue et de plus court.

Ainsi, même s'il n'y a plus de bonbons, Napoléon montera la garde devant sa confiserie !

Le Vailleur.

LE FRONT DE PARIS

L'étude du boche

Ma cousine Charlotte est bien ennuyée. Son petit garçon, entré au lycée pour la première année, suit le cours d'allemand : et sa pauvre mère s'en trouve désolée.

Mais pourquoi, demanderez-vous, cet enfant apprend-il le boche ? Il dépendait de sa mère qu'il n'en fût pas ainsi. Il ne l'aura pas exigé, apparemment ?

Certes non. J'ajouterai même qu'il s'en moque un peu : se voir privé de dessert parce qu'il aura mal récité ses conjugaisons allemandes, ou coiffer le bonnet d'âne pour s'être trompé dans les verbes irréguliers anglais, roumains ou russes, vous comprenez qu'il n'a point de préférence, ce petit.

Cependant, il avait commencé à parler allemand avec son institutrice, une Alsacienne, avant la guerre. Et, dès lors, fallait-il donc troubler son cerveau de bambin en lui fourrant soudain une autre langue dans la tête ? Et puis, quoi ? L'anglais, peut-être ? Mais est-ce qu'un Français comme il faut apprend l'anglais en classe et par principes ?... Vous voulez rire ! L'anglais est, pour un Français bien élevé, le second langage qu'il parle de naissance. Ses parents s'expriment en anglais quand ils causent entre eux. Dès qu'il a dix ou onze ans, il s'occupe de boxe et de football : comment ignorer l'anglais pour discuter en de telles matières ? Un peu plus tard, il aime les courses : ne doit-on pas jargonner avec les lads ? Quelques semestres encore, et voici notre gigolo qui fréquente la belle société : aussitôt, il pense en anglais, c'est indispensable. Il connaît cette langue sans l'avoir étudiée : cela lui est venu de nuit, en entendant chanter des girls.

Où, du moins, en était-il ainsi avant l'août de 1914. Depuis, c'est bien autre chose : qui n'est allé à Rouen, ou sur les fronts anglais, s'il prétend au bon ton, si peu que ce soit ?... Non, je vous le dis, l'anglais ne s'enseigne pas : on le sait.

Donc, ma cousine avait pensé que son fils allait, un beau matin, lui dire bonjour dans l'idiome de Shakespeare, comme ça, à l'improviste et tout naturellement : pas besoin de cours ni de grammaire... Au lieu que l'allemand ! C'était pour l'étude de ce dialecte antipathique et féroce qu'un professeur à lunettes avait semblé à Charlotte plus que nécessaire, sans oublier l'institutrice alsacienne : et voilà pourquoi son petit garçon suivait, au lycée, le cours de boche.

Mais ma cousine ne pouvait s'en consoler. D'autant plus qu'elle fréquente volontiers des militaires alliés.

Chère madame, lui disait récemment, lui chantait plutôt un très joli capitaine russe, ne voulez-vous pas, donc, que votre petit apprenne notre langue ? Ce serait si joli, vraiment ! Vous pouvez vous imaginer !... Vous devriez alors, après la guerre, venir à Pétersbourg pour perfectionner la prononciation du cher enfant. Mon régiment se trouve justement à Pétersbourg même.

Et un ravissant lieutenant italien lui suggérait en souriant :

— Le toscan, madame, parlé par une bouche romaine, est ce qu'il y a de plus noble et de plus doux au monde. Eh ! que ne le faites-vous enseigner au bambino ? Vous viendriez avec lui habiter Rome, afin qu'il s'habitue à notre parler, le cher mignon. Je connais un charmant appartement près de la place d'Espagne. La caserne de mon régiment s'élève précisément non loin de là...

Ces tentateurs troublent la conscience pédagogique de ma cousine Charlotte. Elle maudit cet allemand qu'étudie son fils, elle en a presque honte, elle s'en veut à elle-même de laisser continuer ce scandale, elle en veut également aux programmes du lycée, au professeur, à l'institutrice, que sais-je !

L'autre jour, elle entre dans la salle d'études. Le petit travaillait son damné allemand. Et comme l'institutrice le reprenait touchant l'accent d'un mot, ma cousine éclata :

— Ah ! non, mademoiselle, non !... Que cet enfant apprenne le boche, passe encore, puisqu'il le faut. Mais pas la prononciation, au moins, non, pas ça, pas ça !...

Marcel Boulenger.

L'attaché militaire des Etats-Unis quittera Berlin

NEW-YORK, 29 novembre. — Une dépêche de Berlin à l'Associated Press annonce que l'attaché militaire des Etats-Unis à Berlin, le colonel Kuhn, a été rappelé. Il ne lui a pas été désigné de successeur.

La raison de son rappel serait la situation difficile qui lui est faite depuis que les Etats-Unis ont exigé le rappel des attachés allemands von Papen et Boy Ed à la suite de leurs agissements.

REPRISE DE NOTRE OFFENSIVE EN MACÉDOINE

A la veille d'une bataille décisive en Roumanie

LES RUSSES COMMENCENT L'ATTAQUE DANS LES CARPATHES

Après la prise de Monastir, nos troupes, appuyées à gauche par des contingents italiens, à droite par l'armée serbe, avaient réussi à progresser encore et à s'établir sur une ligne qui passait à quatre kilomètres au nord de la ville et aboutissait, dans la boucle de la Cerna, à Makovo. Après trois jours de répit, elles ont passé de nouveau à l'attaque. Les Serbes, cette fois encore, sont partis les premiers, et ont enlevé la cote 1.050. L'action s'est étendue ensuite à toute la ligne. A l'est de la Cerna, les Serbes ont pris d'assaut une des hauteurs qui dominent Grunista. Plus loin encore, à l'est du Vardar, les Anglais ont pénétré dans les tranchées ennemies devant Matzukovo. Ces attaques excentriques ont pour objet de fixer les forces de la défense et de les empêcher de se déplacer latéralement pour venir en aide aux points les plus menacés.

La bataille véritable a lieu dans la boucle de la Cerna et devant Monastir. Nous avons obtenu de notables avantages dans ces deux secteurs. Une hauteur a été emportée par les Serbes, à l'est de la cote 1050, ce qui achève la conquête de ce système défensif. Devant Monastir, malgré la résistance acharnée des Bulgares, renforcés de troupes allemandes, nous progressons vers la cote 1248, en même temps que les Italiens escaladent les pentes de la Crezna Slena, qui s'étend obliquement de la cote 1248 au massif principal de la Baba Plana. L'ennemi est ainsi refoulé de plus en plus des positions qu'il occupait encore dans ces montagnes, et d'où il dominait la ville prise. Si on tient compte de la difficulté exceptionnelle du terrain et du climat, on reconnaîtra que rarement offensive fut poussée avec plus de vigueur que celle de notre corps expéditionnaire d'Orient depuis que les moyens nécessaires lui ont été fournis.

En Roumanie, les opérations touchent à l'instinct décisif. En Valachie, l'ennemi a continué à s'avancer sans rencontrer de résistance. Au nord, dépassant Curtea d'Arges (1), il a atteint Darmonesci, sur la Domna, affluent de gauche de l'Arges. Mais, plus au sud, Pitesci reste au pouvoir de nos alliés, et la ligne ennemie, repassant à l'ouest de l'Arges, suit le Teleorman par Draganu, Costesci et Isvoru. Vers le Danube, une avance plus marquée a été obtenue, et les corps de l'armée de Mackensen qui ont passé le fleuve sont établis, à l'est d'Alexandria, sur la ligne de Draganesci, Topor et Slobozia, devant Giurgevo. Quelques détachements ont même dépassé Draganesci, sur la route de Bucarest, jusqu'à Prunaru.

Le dispositif est donc bien net : l'aile gauche s'appuie aux montagnes et couvre elle-même le centre, qu'elle déborde légèrement ; l'aile droite forme un échelon avancé et s'apprête évidemment à jouer le rôle d'aile marchante. Nos alliés sont concentrés en avant de Bucarest, dans un ordre qu'il nous est impossible

(1) Curtea-d'Arges, en Valachie, ancienne résidence des princes valaques, possède un monastère et un sanctuaire célèbres. C'est dans le caveau de ce monastère que sont les tombeaux du roi Carol et de la reine Carmen Sylva.

d'indiquer, mais nous savons qu'ils sont en force, et qu'ils attendent la bataille avec confiance. Leur commandement a déjà fait ses preuves et agit en parfait accord avec les états-majors de l'Entente, qui ont auprès de lui des représentants accrédités. A la manœuvre de l'ennemi il saura opposer une manœuvre non moins habile et déjouer ses plans.

Déjà, un mouvement se dessine, qui ne peut manquer, malgré la région éloignée où il se produit, d'avoir son influence sur les opérations de Roumanie. L'armée russe de Bukovine, après les reconnaissances de ces jours derniers, a pris vigoureusement l'offensive dans les Carpathes boisées, depuis le mont Kukul jusqu'à Kirlibaba. Elle a obtenu des avantages sur toute la ligne, et surtout à l'est de Kirlibaba, où elle a enlevé une ligne de hauteurs



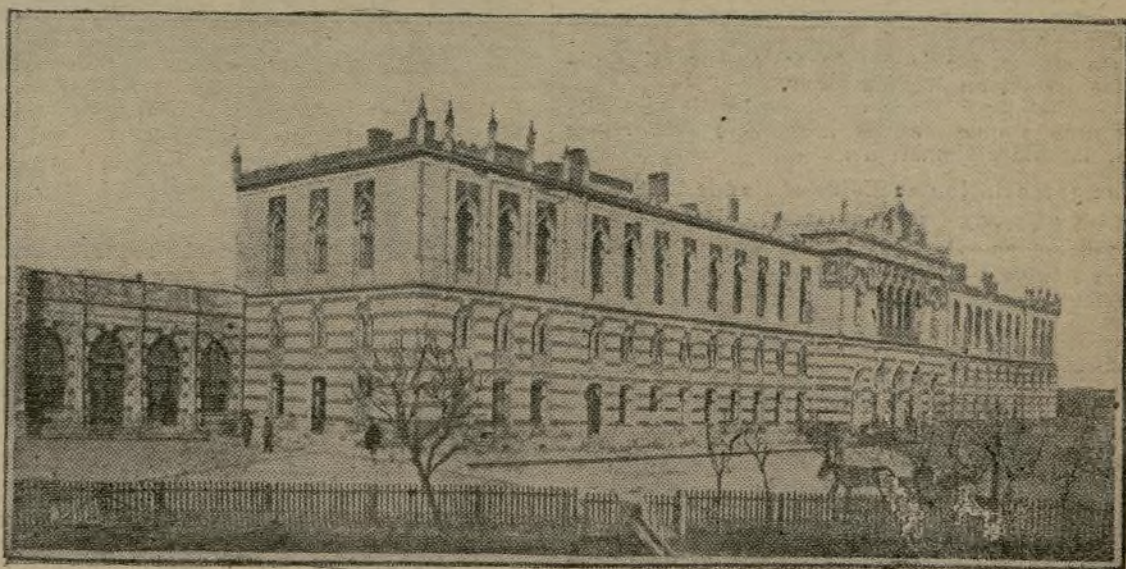
GÉNÉRAL LETCHIVSKY

commandant l'armée russe de Bukovine

qui domine la vallée d'un des affluents du Szamos. C'est là le commencement d'une attaque sur les voies de communication de l'ennemi, et il faut s'attendre à voir les opérations se développer de ce côté, en gagnant progressivement vers la Moldavie.

Ce ne serait certes pas là pour les Russes la plus mauvaise manière de secourir les Roumains. Il est de règle, en effet, qu'une armée de secours opère en liaison avec l'armée alliée, plutôt que d'aller simplement se jeter dans ses lignes. De plus, les Russes ont bien plus de facilité pour leurs transports et leurs ravitaillements en cette région que dans celle de Bucarest. Enfin, c'est le nord de la Moldavie qui sera le réduit de la défense roumaine, ainsi que le fait prévoir le départ du gouvernement pour Jassy.

Jean Villars.



JASSY : LA GARE

On sait que le gouvernement roumain a décidé d'évacuer la capitale et de s'installer à Jassy, ville de près de 100.000 habitants, située au nord-est de la Roumanie.

Ayuntamiento de Madrid

LA GUERRE AERIENNE

PROMPTE VENGEANCE

L'avion allemand qui bombarda Londres a été abattu

Dans la soirée de mardi, l'amirauté britannique a communiqué la dépêche officielle suivante :

Le commodore de Dunkerque a été informé par les autorités françaises qu'un aéroplane allemand a été descendu, aujourd'hui mardi, à 2 h. 15. Il y avait à bord deux lieutenants de marine munis d'un plan de Londres à grande échelle.

On croit que l'avion ennemi abattu était celui qui venait de survoler Londres et d'y jeter des bombes.

LONDRES, 29 novembre. — Le *Daily Chronicle*, décrivant le raid d'un avion sur Londres, dit :

« L'aéroplane volant très haut et le ciel étant très brumeux, peu de personnes virent l'avion qui, allant vers l'ouest, survola la partie de Londres où les maisons sont très nombreuses et où le trafic est très important. Il est donc étonnant que la liste des blessés et des dégâts soit si courte.

« Le raid était tellement inattendu que l'on prit le bruit des bombes pour des explosions de gaz ou pour des exercices de tir.

« Lorsque le public comprit ce qui arrivait, il fut merveilleux de calme ; les femmes eurent peur, mais ne crièrent pas.

« L'aéroplane disparut dans la direction du sud-ouest.

LA PIRATERIE ALLEMANDE

La Cité de Londres demande une politique navale plus énergique

LONDRES, 29 novembre. — Vendredi aura lieu à Londres, au Guild Hall, une grande réunion d'hommes d'affaires de la Cité destinée à formuler les demandes du monde des affaires en vue d'une politique navale plus énergique. La connaissance des affaires que possèdent les personnalités qui prendront part à cette réunion et l'indignation soulevée dans le monde des affaires par la situation économique actuelle donnent une grande importance à cette manifestation.

Lord Leith of Fyvie présidera la réunion en question, où lord Beresford et M. Gibson Bowles prendront la parole.

Les principales questions à l'ordre du jour sont les suivantes : 1° examiner l'état de notre puissance navale, surtout en ce qui touche la protection de nos transports et de ceux de nos alliés ; 2° faire ressortir la nécessité d'un blocus plus efficace et plus étroit de la mer du Nord et de la Baltique.

On sait d'ores et déjà que lord Beresford parlera du dernier raid allemand sur la côte d'Angleterre et en tirera une série de conclusions.

Une menace allemande aux navires neutres

LONDRES, 29 novembre. — On mande d'Amsterdam au *Daily Mail* :

« Le *Dusseldorfer General Anzeiger* préconise la destruction ou la saisie de tous les navires neutres allant vers des ports neutres chargés de provisions, sous prétexte que la Grande-Bretagne, ayant fait partout d'importants achats de blé, a, en fait, le contrôle sur ces marchandises. »

Le cas du Chemung

WASHINGTON, 29 novembre. — Le consul américain à Valence a fourni au département d'Etat un rapport sur la perte du steamer américain *Chemung*.

On estime que le cas de ce vapeur est similaire à celui du *William-Frye*.

Comme il n'y a pas eu de pertes de vies humaines, la question des indemnités sera réglée par la voie diplomatique.

Une protestation suédoise contre le torpillage de l'Arthus

ZURICH, 29 novembre. — On mande de Berlin à la *Nouvelle Gazette de Zurich* que le gouvernement suédois a chargé son représentant en Allemagne de protester contre le torpillage du vapeur *Arthus*, ce navire ne transportant aucune contrebande.

La journée des pirates

RENNES, 29 novembre. — La goélette *Alfred-de-Courcy*, de Paimpol, et la goélette *Malvina*, de Saint-Malo, ont été coulées par des sous-marins allemands. Les équipages ont été sauvés.

LONDRES, 28 novembre. — Le Lloyd annonce que le vapeur charbonnier *Ramsbotham*, de Liverpool, a été coulé.

Les vapeurs britanniques *Alison* et *Alert* ont été également coulés.

ATHÈNES, 29 novembre. — Les vapeurs grecs *Mikael* et *Margarita* ont été coulés.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mercredi 29 Novembre (850^e jour de la guerre)

14 HEURES.

Assez grande activité des deux artilleries au sud de la Somme DANS LES SECTEURS DE BIACHES ET DE PRESSOIR.

Sur le reste du front, rien à signaler.

23 HEURES.

Une attaque allemande sur un de nos petits postes, A LA FILLE-MORTE, a été repoussée à la grenade.

Canonnade intermittente sur le reste du front, plus active DANS LE SECTEUR DOUAUMONT-VAUX.

Communiqués britanniques

10 HEURES 5.

Rien à signaler en dehors d'un bombardement ennemi intermittent DANS LA REGION DE GUEUDECOURT et AU SUD D'ARRAS et d'une grande activité de mortiers de tranchées DANS LES SECTEURS DE FAUQUISSART ET DE NEUVE-CHAPPELLE.

21 HEURES.

Un coup de main tenté ce matin par les Allemands AU SUD DE NEUFCHATEL et une attaque à la grenade prononcée par eux A L'EST DE CARENCEY ont été également repoussés.

Deux raids exécutés avec succès A L'EST D'YPRES nous ont valu 21 prisonniers. L'artillerie ennemie a montré aujourd'hui de l'activité vers GUEUDECOURT et DE PART ET D'AUTRE DE L'ANCRE. Nous avons bombardé les lignes allemandes du BOIS DE BIEZ et du NORD-EST D'ARMENTIÈRES.

Communiqué de l'armée d'Orient

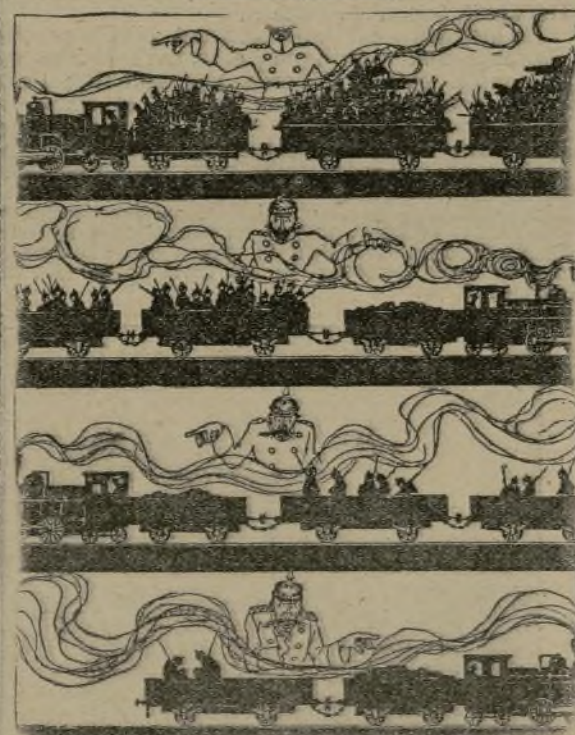
SUR LA RIVE GAUCHE DU VARDAR, les troupes britanniques ont réussi un coup de main sur une tranchée ennemie AU NORD-EST DE MACUKOVO.

A L'EST DE LA CERNIA, les troupes serbes ont brillamment enlevé une hauteur AU NORD-OUEST DE GRUNISTA et s'y sont maintenues malgré les furieuses contre-attaques lancées par les Germano-Bulgares, qui ont subi de lourdes pertes sans obtenir aucun résultat.

Dans la région AU NORD-EST DE MONASTIR, nos zouaves, poursuivant leurs succès, ont conquis, de haute lutte, un piton à l'est de la cote 1050.

Au nord-ouest de Monastir, des combats violents sont en cours. Nos troupes progressent vers la cote 1248 que l'ennemi défend avec un acharnement extrême. Les troupes italiennes progressent également DANS LA REGION MONTAGNEUSE DU CREZNA-STENA.

Comment le kaiser fut conduit à... la "levée en masse"



L'unité de front enfin réalisée chez les Alliés, la pression simultanée exercée sur tout l'ensemble du front des empires centraux et surtout les pertes « kolossales » subies par les armées ennemies depuis le début de la guerre ont singulièrement contrarié le système allemand, qui consistait à envoyer d'Orient en Occident, et vice versa, les renforts nécessaires à la résistance sur un secteur en danger.

(D'après *Novosti*, 29 nov. 1916, Pétersbourg.)

Le service civil obligatoire en Allemagne

BERNE, 29 novembre. — D'après le *Berliner Tageblatt*, le gouvernement allemand se serait entendu avec les partis du Reichstag en ce qui concerne le service civil obligatoire. Le compromis serait basé sur une proposition du centre, qui demande la création d'une commission parlementaire composée de quinze membres pour contrôler l'application de cette loi.

Il serait également décidé que cette loi perdrait sa valeur un mois après la conclusion de la paix. Le gouvernement serait prêt à payer des dommages et intérêts aux industriels qui devraient arrêter leur travail par suite de la mobilisation civile. Pour couvrir les dépenses occasionnées par cette indemnité, un grand impôt sur les bénéfices serait créé.

Tout pour la guerre

La *Welt Am Montag* écrit que le projet de loi concernant le service civil obligatoire n'est rien de moins qu'une réforme forcée de toute la vie économique de l'Allemagne. Tout ce qui ne servira pas directement ou indirectement à la guerre sera suspendu. Tout le pays deviendra un vaste camp militaire. Toute industrie qui n'est pas utile à la guerre sera arrêtée, tout homme sera enlevé de la place où il n'est pas utile à la guerre pour être placé où il est nécessaire dans l'intérêt de la guerre. La liberté de corps de métiers, la liberté personnelle et de domicile seront abolies. Toute autre considération passera après celle qui consiste à se consacrer jusqu'au dernier souffle à remporter la victoire.

Seuls, les journalistes allemands ne seront pas militarisés

ROME, 29 novembre. — On apprend que la Fédération de la presse allemande a demandé et obtenu que les journalistes soient exemptés de la mobilisation civile.

Le dictateur Batocki en villégiature

BALE, 29 novembre. — On mande de Baden-Baden, en Allemagne, que le dictateur Batocki est arrivé dans cette ville d'eau avec sa famille pour un long séjour.

Le bruit court qu'il a été suspendu de ses fonctions, étant donné que le département pour les vivres a été joint au département de guerre, placé sous les ordres du général Groeber.

Les changements ministériels en Russie

PÉTROGRAD, 28 novembre. — Le comte Bobrinsky est relevé de ses fonctions de ministre de l'Agriculture et nommé grand-maître de la Cour impériale.

La gérance intérimaire du ministère de l'Agriculture est confiée à M. Rittich, adjoint du ministre.

Le relèvement des tarifs de chemins de fer

PÉTROGRAD, 29 novembre. — Les tarifs des chemins de fer russes, qui avaient été déjà relevés à plusieurs reprises dans ces dernières années, vont être relevés de nouveau à partir du 1^{er} janvier prochain. Ce relèvement, qui est de 15 0/0, augmentera les recettes de 130 millions de roubles.

Etant donnée l'augmentation considérable des dépenses d'exploitation, il est déjà question de porter ces relèvements à 25 ou 30 0/0.

GENÈVE, 29 novembre. — On mande de Vienne que les chemins de fer de l'Etat d'Autriche viennent d'être autorisés à procéder au relèvement de leurs tarifs dans une mesure qui, pour certaines catégories, atteindra 30 0/0. Les chemins de fer lombards bénéficient de la même autorisation. Les tarifs des chemins de fer autrichiens avaient été déjà relevés en 1910, en 1912 et en 1913.

Les versements d'or à la Banque de France

La question suivante ayant été posée : « A qui profite le change perçu par la Banque de France pour les paiements qu'elle fait à l'étranger, avec l'or que lui fournissent les Français en échange de ses billets », le ministre des Finances a répondu dans le *Journal officiel* du 2 novembre :

« Les moyens de paiements à l'étranger cédés au commerce par la Banque de France sont mis à sa disposition par le Trésor. Ils proviennent « d'ouvertures de crédits obtenues par celui-ci « en contre-partie de prêts de sommes d'or fournies par la Banque. Le change est vendu au cours du jour. La Banque versant intégralement au Trésor le produit des ventes, l'opération ne lui laisse aucun bénéfice. »

LETTRE D'ITALIE

Alliance dans la guerre et pour la paix

Rome, 23 novembre.

On n'a pas toujours compris l'Italie, parmi les autres nations de l'Entente. Peut-être est-il encore dans les pays alliés des gens, malveillants ou mal informés, pour prétendre qu'elle poursuit une tâche solitaire, qu'elle vise seulement ses objectifs particuliers : Trente, Trieste, la domination navale de l'Adriatique. Or, le sentiment public italien est entièrement acquis à l'idée de l'unité de front, à l'unique guerre.

L'Italie veut, en effet, secouer la tutelle germanique : elle sait qu'il n'en est d'autre moyen que la défaite totale des empires centraux par les puissances alliées. Elle ne s'était pas aperçue, d'abord, que l'Allemagne avait enserré dans un réseau touffu d'intérêts toute son indépendance économique ; elle a, depuis le commencement des hostilités, appris ce que pesaient les Allemands sur l'autonomie de son industrie et de ses finances ; elle a affirmé d'eux la Banca Commerciale, épuré les conseils d'administration de diverses sociétés — dont plusieurs fabriquent du matériel de guerre — rassemblé des capitaux non suspects pour exploiter ses mines et sa houille blanche.

Cette émancipation n'était pas possible tout d'un coup ; les Allemands, cependant, ne se faisaient, dès le début, aucune illusion sur le terme logique, qui devait être la rupture militaire ; mais ils ont mis le répit à profit pour faire rentrer, par l'intermédiaire de maisons suisses, presque toutes leurs créances sur des firmes italiennes ; ainsi la déclaration officielle de la guerre, l'été dernier, les a trouvés beaucoup mieux préparés que les Italiens eux-mêmes ; plusieurs industries ont été quelque temps paralysées par le retrait des fonds germaniques et l'arrêt du crédit. Mais des groupements se sont constitués, qui ont paré assez vite à cette difficulté ; on peut même assurer que l'industrie italienne, délivrée des entraves germaniques, est plus prospère aujourd'hui qu'avant l'explosion du conflit.

La volonté populaire, qui s'est imposée au Parlement lors des journées historiques de mai 1915, ne se laisse pas égarer par la prolongation de la lutte. Certes, sans parler des deuils qui ont frappé déjà beaucoup de familles, des privations appellent à tous les foyers que le pays traverse une épreuve ; la rareté du charbon est sensible aux industriels plus qu'aux particuliers, mais ceux-ci souffrent des inconvénients des transports et de la hausse du prix des vivres ; aucun ne murmure. Dans les coulisses parlementaires, seulement, on perçoit le chuchotement des candidats et des mécontents professionnels ; ne doutez pas d'ailleurs que ceux qui renverseraient les ministres actuellement au pouvoir n'auraient d'autre programme que de continuer leur politique.

Il est impossible de prédire, sous un régime constitutionnel, à quelles modifications de personnel des incidents de session peuvent conduire ; l'opinion générale est cependant que la sécurité du cabinet Boselli-Sonnino n'est pas sérieusement menacée. L'avance des troupes dans le Carso se poursuit sans trêve, lentement, car le relief du terrain et les défenses accumulées par l'ennemi ne permettaient pas, sans des pertes disproportionnées, une progression plus rapide ; l'armée italienne victorieuse est présentement très rapprochée des points stratégiques qui commandent le passage vers Trieste, d'une part, vers Laybach, de l'autre ; de puissantes réserves sont aussi massées à portée du Trentin.

En Macédoine, le contingent italien a vaillamment concouru aux opérations sous Monastir ; il est composé de soldats d'élite, dont la prestance et l'énergie ont été remarquées des chefs alliés ; beaucoup, qui ont été auparavant blessés sur le

front des Alpes, portant des croix de guerre. La jonction est aujourd'hui faite entre l'extrême gauche de l'armée de Macédoine et les troupes italiennes débarquées sur les côtes albanaises. Le génie — une des meilleures spécialités de l'armée italienne — a ouvert là, en quelques mois, des communications qui, sans doute, ne resteront pas longtemps inutilisées ; au front jalonné sur de littoral par Vallona et plusieurs autres ports, ne répond pas encore une extension analogue des positions occupées dans l'intérieur. Les Alliés n'ont pas à douter que partout où l'effort germanique le commandera, l'effort italien contribuera à y faire obstacle.

Entre l'Italie et la France, les relations, extrêmement confiantes, se resserrent tous les jours. M. Franklin-Bouillon, venu pour préparer la visite en Italie d'un groupe de sénateurs et de députés français, a témoigné à plusieurs reprises son admiration sympathique pour l'ardeur que l'Italie apporte à servir la cause commune. La coopération des usines de guerre est constante, de l'un à l'autre côté des Alpes ; des pourparlers sont à la veille d'aboutir entre Rome et Paris, pour assurer aux ouvriers de chaque Etat, sur le territoire de l'autre, l'entier bénéfice de la législation nationale.

Ainsi se nouent des relations qui survivront à la guerre ; depuis deux ans, suivant l'ancien ministre de l'Agriculture Nitti, un demi-million de mobilisables sont rentrés des pays d'outre-mer ; un million, au moins, d'autres, qui devaient partir, sont demeurés dans la péninsule ; l'Italie jouit sur ce point, entre tous les pays de l'Entente, d'une situation unique, et qui sera aussi intéressante pour ses voisins que pour elle au lendemain de la paix.

Avec les problèmes de la main-d'œuvre, ceux des transports retiennent l'attention des dirigeants. M. Arlotto donne à ces études une impulsion vive et pratique ; la circulation entre l'Italie et la France sera prochainement améliorée par la nouvelle voie ferrée de Nice à Coni. Un projet séduisant, auquel s'attachent de hautes personnalités italiennes, ainsi que M. Paul Claudel, consul général de France, est celui d'un chemin de fer qui serait tendu de Bordeaux à Odessa, par Lyon et Milan, établissant d'ouest en est de l'Europe des relations indépendantes des territoires germaniques ; il s'agit d'adapter et de compléter, non de créer de toutes pièces. Pour le progrès économique prochain, comme dans la lutte militaire, l'Italie a fait son choix et marche résolument, sans réticences, aux côtés des Alliés.

Un duel mortel en Espagne

Les provocations et la punition d'un germanophile acharné

On écrit de Madrid au Temps :

La presse relate avec force détails le duel mortel qui vient d'avoir lieu entre le professeur Vicente Gay, admirateur enthousiaste de la culture germanique, et le publiciste Prudencio Iglesias Hermida, organisateur de l'exposition Raemackers. M. Gay s'étant élevé contre la réouverture de cette exposition en des termes offensants pour M. Iglesias Hermida, celui-ci exigea une explication. M. Gay répondit que cette question ne pouvait être tranchée que par les armes. Il désigna ses témoins, dont l'un était un officier allemand.

Les conditions du duel furent très sévères : épée de combat attachée au poignet, chemise molle, six mètres pour rompre, le terrain devant être regagné à la pointe de l'arme.

Dès la première reprise, M. Gay se lança à fond sur M. Hermida, qui rompit de deux mètres, parant difficilement une botte dangereuse. Le duel prit un caractère tellement violent que les adversaires brisèrent deux paires d'épées. Dans une pause, les témoins conseillèrent à M. Gay de se modérer. Celui-ci répliqua qu'il voulait tuer M. Iglesias Hermida.

Le combat reprit. M. Hermida, d'une dextérité remarquable à l'épée, et qui s'était efforcé de rester sur la défensive autant que le permettait la fureur de son adversaire, para, et sur une riposte, M. Gay tomba, la gorge traversée. Huit heures après il expirait.

PROPOS D'UN INCONNU

Le sérieux latin

En entrant, après six heures, dans les boutiques éclairées à la bougie, tout le monde s'écrie : « Comme c'est joli ! » et on ajoute : « Ça ne fatigue pas les yeux ! »

En mangeant de gros pain, tel qui maigrissait se sent engraisser, et celui qui engraissait en est quitte pour ne manger que la croûte. En somme, on s'habitue... on s'arrange. Les murmures n'auront duré que huit jours. C'est peu. Il faudra écrire un livre définitif prouvant que le Français a la discipline dans le sang. Ce livre aura d'autant plus de succès qu'on le croira bourré de paradoxes ; (et, au fond, il sera plein de vérités.)

Ce qui a fait renâcler certaines gens devant des mesures pas bien draconiennes, c'est l'idée que les Allemands allaient rire en voyant les Français les imiter. C'est là une profonde méconnaissance de l'esprit allemand. Nos ennemis risient de nous voir dépenser beaucoup de superflu, et plus nous prendrons de mesures d'économie, plus ils seront ennuysés.

Il ne faut pas avoir la mentalité de ce pastelliste dont la femme de ménage époussetait les œuvres. Il trouvait cela très drôle, jusqu'au jour où un Américain lui acheta un pastel qu'il promit de livrer le lendemain à midi. Mais à huit heures, la femme de ménage épousseta le chef-d'œuvre : l'artiste, écœuré, la flanqua dehors en lui faisant des reproches sanglants. Il aurait dû sévir plus tôt... Nous aussi. Et, comme tout le monde a compris qu'il faut se gêner un peu en ce moment, vous verriez que dans un mois c'est notre bon sens qui sera le premier à demander le maintien et l'élargissement de certaines mesures.

C.-K. Chesterston, cet extraordinaire Anglais, a dit aux Allemands un mot d'une vérité profonde : « Vous autres Allemands, vous êtes beaucoup trop légers et beaucoup trop volages pour comprendre le sérieux latin ! »

Disons-nous toujours que si nous voulons nous en donner la peine, nous obtiendrons mieux et plus vite que nos adversaires.

Il y a du fer en Normandie ; il y a des rivières qui constituent chez nous une incomparable force motrice ; il y a des bois en Franche-Comté et en Auvergne dont on peut faire de la pâte à papier ; il y a du pétrole en Algérie ; il y a du sucre aux Colonies ; il y a un réseau de chemins de fer avec croisements en nombre plus que suffisant ; mais il faut faire appel au sérieux latin. Quand il veut s'en donner la peine, il s'appelle la Marne et Verdun, et avant, il s'appelait Léna ; et avant, la bataille de Turkheim ; et avant, Bouvines... C'est un passé cela, et vous savez bien, n'est-ce pas, que le passé garantit l'avenir.

Ne nous frappons pas des mines un peu longues de ceux qui aiment bien leurs aïeux, et rappelons-nous la célèbre phrase de Montesquieu : « Rome fut sauvée par la force de ses institutions... »

L'Inconnu.

LE "COMITE SECRET"

La discussion en comité secret, commencée mardi à la Chambre, dans les conditions que nous avons indiquées, s'est poursuivie hier, de 2 heures à 6 h. 30 du soir.

On continuera cet après-midi.

LE "TIP" remplace le Beurre

CHEZ TOUS MARCHANDS de BEURRE et COMEST. (155 le 1/2 kg.)

Bouteilles vides à Champagne

achetées à bon prix, par la Maison

CHAMPAGNE MERCIER

EPERNAY

OBESITE
LIN-TARIN
CONSTIPATION



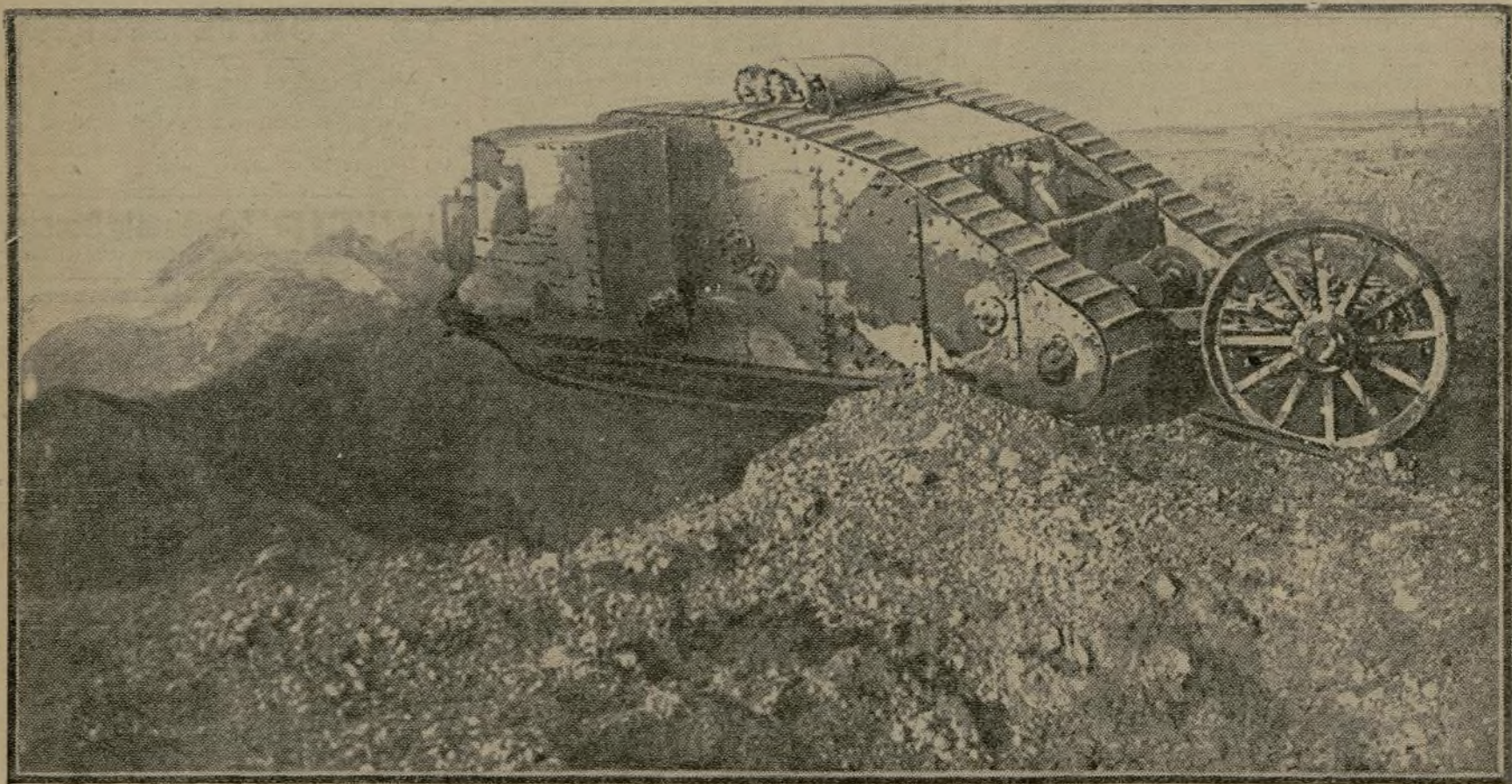
C'est au Bulletin des Armées de la République que nous empruntons cette curieuse série de dessins, montrant les divers mouvements de l'exercice de lancement de grenades au dix-septième siècle : Prenès la grenadière — Passès le fusil en bandoulière — Prenès la grenade — Haut la grenade — Haut la mèche — Décoffrés l'ampoulette (le premier temps) — Soufflès la mèche (premier temps) — Feu à la grenade — Jettès la grenade.

Ces croquis illustrent un intéressant article traitant cette question si souvent débattue : Faut-il faire l'exercice pendant la guerre ? Répondant par l'affirmative, l'auteur, qui écrit du front, cite entre autres les exemples de Vercingétorix et de Napoléon, qui furent toujours partisans de l'exercice entre les combats pendant la guerre.

L'ACTUALITÉ HUMORISTIQUE, par MORISS



"Crème de Menthe" s'en va à la bataille



Le premier de la presse française, *Excelsior* publia, il y a quelques jours, des photographies de « tanks » en pleine action, sur le front britannique. L'intérêt de ce sujet nous incite à mettre encore une fois sous les yeux de nos lecteurs un instantané où *Crème de Menthe*, selon sa louable habitude, dévore l'obstacle, qui, en l'espèce, est un cratère produit par l'explosion d'une marmite. C'est avec la plus grande aisance que l'engin franchit le trou profond et continue sa route vers le but qu'il s'est proposé.

DERNIÈRE HEURE

Une série de hauteurs tombent aux mains des Russes dans les Carpathes boisées

PÉTROGRAD, 29 novembre (Communiqué du grand état-major) :

FRONT OCCIDENTAL. — Le 28 novembre, à 9 heures du soir, l'ennemi a lancé des gaz asphyxiants dans la région des villages de Labouzi et Nagorna (sur la rivière Chara), et, à 11 heures, il a attaqué nos positions dans ce secteur. L'attaque a été repoussée par notre feu et par nos contre-attaques à la baïonnette.

Sur la rivière Stokhod, dans la région du petit Perek, notre artillerie a fait exploser un dépôt de munitions.

Les tentatives ennemies pour s'approcher de nos tranchées dans la région de Pousto-Myty ont été repoussées par notre feu.

Dans les Carpathes boisées, nos troupes se sont emparées d'une hauteur à 6 verstes à l'ouest de Worokty : 2 officiers et 98 soldats ont été faits prisonniers.

Nous nous sommes également emparés d'une hauteur à 10 verstes au sud de Wakarka et avons fait des prisonniers.

Nos troupes ont conquis une crête de collines à l'est de Kirlababa; elles ont délogé l'ennemi de la région occupée et pris 11 officiers, 700 soldats, 6 mitrailleuses et un lance-bombes.

Au sud de Kirlababa jusqu'à la vallée de Dou-tiana, nous avons occupé une ligne de collines.

FRONT DU CAUCASE. — Dans la région à l'est de Kigui, un bataillon turc a attaqué nos troupes, mais il a été repoussé.

Au sud de la ville de Wanci, les Turcs ont avancé dans la région du village de Chouchana et du mont Chouchansday.

FRONT DE ROUMANIE. — En Valachie occidentale, les Roumains reculent vers l'est. Le soir du 27 novembre, l'ennemi était parvenu à la ligne Darmanechti Dragany-Watasehti-Kostechti et Cwerou, à l'est d'Alexandria, Azimnga. L'ennemi a occupé Prounovo, Topor, Wiérou et Slobodzes, près de Giurgiu. Dans cette direction, l'ennemi s'est avancé sur la chaussée jusqu'à Koulougourent.

DOBROUDJA. — Fusillade et duel d'artillerie.

Le communiqué roumain

BUCAREST, 29 novembre. — **FRONT NORD ET NORD-OUEST.** — Intenses bombardements d'artillerie sur tout le front.

Une attaque ennemie dans la vallée de la Prachova a été repoussée.

FRONT OUEST. — Situation sans changement.

FRONT SUD. — Le long du Danube, fusillade et canonnade, surtout vers Ottenitza.

EN DOBROUDJA. — La situation n'a pas changé.

Comment l'armée de Mackensen passa le Danube

NEW-YORK, 29 novembre. — Le correspondant en Allemagne d'un journal américain télégraphie les détails suivants sur le passage du Danube par des troupes de l'armée de Mackensen :

« Le débarquement sur le territoire roumain à Sistow avait été précédé d'un violent feu d'artillerie, puis les pionniers et les premières divisions jetèrent des pontons, et, après un court engagement, refoulèrent les Roumains, qui n'essayèrent pas de résister à l'invasion. »

« Les Allemands jetèrent alors quatre ponts sur le Danube. Le passage complet eut lieu vendredi matin. Les troupes allemandes, bulgares et turques prirent trois directions : Karakal, Ciurgiu, Alexandria. »

« Les Roumains ne purent concentrer de forces assez importantes sur ce point stratégique, pour empêcher l'avance ennemie. »

La défense de Bucarest

La défense de Bucarest a été organisée en 1866 sur les plans et sous la direction du général Brialmont, l'ingénieur belge connu. La ville a été entourée d'une ceinture d'ouvrages détachés, comportant 18 forts et autant de batteries ou ouvrages moins importants.

A quatre ou cinq kilomètres en avant de cette ligne, des ouvrages avancés ont été installés, de sorte que le périmètre de la place n'est pas inférieur à 100 kilomètres.

EN ANGLETERRE

Le haut commandement remanié

LONDRES, 29 novembre. — M. Balfour a annoncé aujourd'hui aux Communes que sir Henry Jackson était nommé amiral, président du Collège royal naval de Greenwich, et que l'amiral Jellicoe lui succédait comme « first Sea-Lord ».

L'amiral Beatty a assumé le commandement de la grande flotte.

M. Balfour, répondant à diverses questions, a déclaré que d'autres changements auront lieu dans le Conseil supérieur de l'Amirauté et dans le commandement supérieur de la flotte, et qu'ils seront annoncés en temps voulu.

Après l'annonce par M. Balfour de ces changements, un député, M. Ashley, demande :

— Y a-t-il d'autres changements dans l'Amirauté ?

M. Balfour. — Oui, il y aura des changements importants.

Le commandant Bellaire. — Y a-t-il d'autres changements dans le haut commandement ?

M. Balfour. — Oui, certainement, il y aura d'autres changements qui seront annoncés en leur temps.

M. Balfour ajoute que les décisions qu'il annonce aujourd'hui ont été prises il y a quelque temps, mais que, pour des raisons d'ordre militaire, leur publication a été retardée.

« Les Alliés ne se contenteront pas de la libération des territoires envahis » dit M. Bonar Law à la Chambre des Communes

LONDRES, 29 novembre. — A la séance de la Chambre des Communes, le député Ronald Moneil demande si le gouvernement a enfin pu réduire à néant les intrigues, en Amérique et ailleurs, tendant à la conclusion de la paix avant que le but des Alliés soit atteint, et s'il est prêt, de concert avec les Alliés, à déclarer publiquement qu'il ne sera jamais question de paix aussi longtemps que les Allemands occuperont des territoires alliés.

M. Bonar Law répond :

« Cette question doit faire l'objet d'une étude commune par les Alliés. Jusqu'à ce que ceci ait eu lieu, je ne puis faire aucune autre déclaration que celle-ci : les Alliés dont les territoires sont aux mains de l'ennemi peuvent être assurés du concours entier du gouvernement anglais. »

Répondant à une autre question sur le même sujet, M. Bonar Law déclare que l'opportunité d'une telle déclaration est douteuse parce qu'elle pourrait être interprétée comme signifiant que c'est là tout ce que les Alliés désirent obtenir.

Nouveau bombardement du port de Zeebrugge

LONDRES, 29 novembre. — L'Amirauté communique que dans l'après-midi du 28 novembre, des hydravions anglais ont attaqué le port de Zeebrugge. Il a été impossible de constater les résultats obtenus à cause du mauvais temps.

Tous les appareils sont rentrés indemnes.

Le communiqué italien

ROME, 29 novembre. — Commandement suprême.

Tout le long du front, actions habituelles d'artillerie, plus vives toutefois dans la zone est de Gorizia, en dépit du mauvais temps qui persiste.

Par des tirs bien ajustés, nous avons entravé les mouvements des troupes ennemies dans la vallée de Frigido (Vippacco).

Sur le Carso, les travaux de renforcement se sont poursuivis avec activité. Nos tirs efficaces de barrage et les actions harcélantes de nos patrouilles ont entravé toute activité chez nos ennemis.

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

M. Asquith, qu'un rhume obligeait à garder la chambre, n'a pu assister hier à la séance des Communes.

M. Steyn, ex-président de l'Etat d'Orange, est mort subitement tandis qu'il parlait dans un congrès de femmes.

Pendant une représentation au théâtre du Phœnix, à Rio-de-Janeiro, l'amiral Baptista Franco a tué d'un coup de revolver M. Carlos Araujo Silva, fils du vicomte Silva. Ce drame est dû à des affaires intimes.

Le chancelier présente au Reichstag le projet de loi sur le service civil obligatoire

GENÈVE, 29 novembre. — On mande de Berlin : Le Reichstag s'est réuni pour discuter en première lecture la loi sur le service civil obligatoire. Le chancelier assiste à la séance.

En raison du soixantième anniversaire du chancelier, sa place est ornée de chrysanthèmes.

L'assemblée commence la discussion en première lecture de la loi sur les services auxiliaires.

Le chancelier prend la parole pour présenter le projet.

« La guerre insatiable, dit-il, continue ses ravages, nos ennemis le veulent ainsi. Ils ont célébré l'été dernier, comme cet été, des victoires; ont-ils pourtant réalisé leurs projets de quelque manière? Nos lignes sont intactes. »

« Nous avons conscience d'avoir été prêts, et d'être encore les premiers et les seuls, à mettre un terme à la lutte par une paix assurant notre existence et notre avenir. Notre bonne conscience nous donne le droit d'entretenir de pareilles espérances (sic), mais notre bon droit ne nous autorise pourtant pas à négliger notre devoir. »

« Nos ennemis ne veulent pas encore entendre parler de paix; ils nous sont de beaucoup supérieurs en nombre; le monde presque entier leur fournit du matériel de guerre. Ce que cela signifie, nous l'avons vu dans les combats de la Somme; l'industrie et l'organisation deviennent chaque jour plus décisives pour l'issue du conflit. Chaque main qui travaille à la fabrication des munitions remplace un homme et protège une jeune vie dans les tranchées; chaque main qui reste inactive aide l'ennemi. »

« Nous devons porter de graves atteintes à notre vie habituelle, mais qu'est cela en comparaison des énormités de la guerre ? »

« Il fallait prévoir la possibilité de la contrainte; une nécessité impérieuse remplace une volonté de fer. C'est la possibilité de la contrainte qui doit nous donner une base solide pour organiser derrière les armées combattantes l'armée des travailleurs. »

« Les opinions peuvent différer sur les détails de la loi : cette loi est faite pour la durée de la guerre; elle sera une preuve que nous restons toujours unis dans l'esprit de confiance et de dévouement. »

Le kaiser n'assistera pas aux funérailles de François-Joseph

AMSTERDAM, 29 novembre. — On mande de Berlin que le kaiser, arrivé hier matin à Vienne, en est reparti dans la soirée.

En raison du refroidissement dont il souffre depuis quelque temps, l'empereur allemand dut, sur l'ordre de ses médecins, renoncer à assister aux funérailles de François-Joseph. Il voulut cependant dire, en personne, un suprême adieu au monarque défunt, agissant ainsi comme chef suprême des forces allemandes et alliées.

Guillaume II pria longuement près du cercueil de François-Joseph, sur lequel il déposa une couronne. Il s'entretint ensuite avec Charles I^{er} et l'impératrice Zita, dont il prit congé dans la soirée.

La population de Vienne se montre très désappointée de la visite rapide de Guillaume II.

Elle n'accorde pas foi à l'excuse du rhume dont souffrirait le kaiser, et croit plutôt que l'empereur d'Allemagne craignait un attentat. Cinq personnes seulement, en effet, furent autorisées à le voir durant son bref séjour dans la capitale autrichienne.

Le testament de François-Joseph

BALE, 29 novembre. — On mande de Vienne au *Democrat* :

Le testament privé de François-Joseph provoqua des polémiques et des démentis.

La fortune personnelle de l'empereur consistait en argent comptant, en valeurs, en collections artistiques très précieuses, en châteaux et en de nombreux palais à Vienne et dans d'autres villes.

Cette fortune est partagée entre les membres de la famille impériale. Les legs les plus importants échouent aux parents les plus proches du défunt, à ses deux filles, l'archiduchesse Marie-Victorie et la princesse Gisèle de Bavière, à sa petite-fille la princesse Elisabeth de Windischgratz et à ses gendres, l'archiduc François-Salvador et le prince Léopold de Bavière.

Ayuntamiento de Madrid

Les soldats de Monastir ont répondu par de nouveaux succès aux félicitations de leur chef



COLONNE D'INFANTERIE FRANÇAISE QUITTANT FLORINA



ARTILLEURS ANGLAIS METTANT UNE PIÈCE DE CAMPAGNE EN BATTERIE



LE PASSAGE D'UN GUÉ



UN CANON SERBE EN ACTION

Par un vibrant ordre du jour, le général Sarrail vient de communiquer à ses troupes les félicitations du généralissime à propos de la victoire de Monastir. En terminant, le commandant en chef des armées d'Orient dit à ses poilus : « Votre tâche n'est pas terminée. Quand il le faudra, vous saurez l'achever. » Les derniers communiqués de Salonique justifient déjà ces paroles du grand chef. Malgré une résistance acharnée de l'ennemi pourtant renforcé, les nôtres, étendant le rayon de leurs succès, se sont emparés de nouvelles positions et continuent à imposer le recul à l'adversaire.

Ayuntamiento de Madrid

TRIBUNAUX

Le crime de Charentonneau

Le 20 juin dernier, le cadavre d'une jeune femme était découvert dans un petit bois de Charentonneau. Il fut rapidement établi que la victime était Germaine Besnard, vingt-deux ans, mécanicienne à Paris. Quelques jours plus tard, la police arrêtait l'assassin, Claude Cornière, vingt-six ans, déserteur depuis trois mois du 26^e bataillon de chasseurs à pied. Le crime avait eu le vol pour mobile.

Faiblesse de mère

Mme Guélin était poursuivie devant la huitième chambre correctionnelle sous l'inculpation d'avoir provoqué et favorisé la désertion de son fils.

En septembre 1915, le soldat Georges Guélin avait abandonné son régiment et était venu se réfugier dans sa famille sans avouer sa désertion à son père. Il se borna à en faire la confidence à sa mère. Celle-ci lui procura un laissez-passer, l'habilla en fille et l'emmena à Biarritz. Arrêté, le déserteur fut condamné à cinq ans de travaux publics avec le bénéfice de la circulaire Millerand.

Mme Guélin, par l'organe de son défenseur, M^e Guenheimer, a soutenu qu'elle n'était pour rien dans la désertion de son fils, et que celui-ci se trouvait être déserteur lorsqu'il lui en fit l'aveu. Elle l'avait conduit elle-même à Biarritz, parce qu'elle l'avait vu malade et dans un état de faiblesse extrême.

Le tribunal a condamné Mme Guélin à six mois de prison pour provocation à la désertion et pour fabrication et usage de faux passeport.

Les droits d'auteur et la guerre

La première chambre de la Cour d'appel, présidée par M. Monier, a rendu, hier, son arrêt dans cette délicate question de la guerre et des droits d'auteur. Nous avons relaté dans quelles circonstances M. Dufrenne, directeur du concert Mayol, président de l'Association professionnelle des directeurs de concerts et music-halls, avait assigné la Société des auteurs et compositeurs en résiliation de contrat et en restitution du dépôt de garantie.

Après plaidoiries de M^e Maurice Bernard, pour la Société, et de M^e Lévy-Oulmann pour M. Dufrenne, la Cour a confirmé, par un arrêt très motivé, la décision des premiers juges, considérant que les circonstances avaient été plus fortes que la volonté de M. Dufrenne.

Quatre indigènes condamnés à mort

ALGER, 29 novembre. — Le conseil de guerre a condamné à la peine de mort quatre indigènes et trente autres à des peines de travaux forcés à temps ou d'emprisonnement.

Ces indigènes, de la région de Bordj-Menaïel, associés ensemble, étaient accusés de meurtre, ayant le vol pour mobile.

CONSEIL GENERAL DE LA SEINE

Le développement de notre marine marchande

M. Chassaing-Goyon a développé, hier, au cours de la séance publique que le Conseil général a tenue, un projet de vœu qui intéresse notre marine marchande.

« Le développement des opérations militaires — a rappelé l'orateur — augmente chaque jour notre confiance dans la victoire de nos armes. Il importe dès à présent de nous organiser en vue de la victoire économique qu'une paix glorieuse et réparatrice doit nous assurer dans l'avenir. »

A cet effet, M. Chassaing-Goyon a déposé et fait adopter à l'unanimité un vœu pour que la Chambre inscrive à bref délai à son ordre du jour la discussion de la proposition de loi tendant à l'établissement, dans nos ports les plus importants, de zones franches où les marchandises de toute provenance pourraient être emmagasinées, assorties, manipulées, réemballées sans être soumises aux taxes et formalités douanières.

La réalisation de ce vœu favoriserait notre avenir commercial et assurerait à notre marine marchande une nouvelle clientèle, et, partant, tendrait à lui faire reprendre la place qu'elle occupait jadis.

L'assemblée a voté ensuite un vœu pour que, par mesure d'économies, il soit additionné de la farine d'orge et de seigle à celle de blé pour la panification. Si cette précaution n'était pas prise, il en résulterait un déficit de blé de 30 millions de quintaux par an. Certes, le manque de bras pour la culture sévit, mais une des principales causes de ce déficit en blé vient surtout de ce que les cultivateurs négligent le blé, pour semer de l'orge, du seigle et de l'avoine qu'ils vendent plus cher proportionnellement que le blé.

Au début de la séance, une subvention de 30.000 francs a été votée au comité de la Foire de Paris.

Prochaine séance, mercredi prochain. — M. E.

Le Syndicat de la presse russe

Le président du Conseil a reçu, hier matin, les membres du Syndicat de la presse russe, récemment formé, auquel ont adhéré les correspondants des journaux russes *Rousskaia Vola*, *Rousskie Vedomosti*, *Oudro Rossi*, *Novoe Vremia*, *Birjevia Vedomosti*, *Denn*, *Odeski Listok*, et de plusieurs autres journaux des capitales et de la province.

L'entrevue a été des plus cordiales.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE
Rue de Rivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

LES THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMEDIE

La Comédie donnait hier soir *La Revanche d'Iris* et *Le Père Lebonnard*. J'ai revu le premier acte de l'œuvre émouvante de M. Jean Aicard; c'est le moins « dramatique », ce n'est peut-être pas celui où Silvain dépense le moins de talent tant il y a de naturel dans sa bonhomie. Ses partenaires sont, aussi, excellents; ils jouent avec beaucoup de relief cette exposition de la pièce, chacun sachant donner à son personnage sa « marque » particulière : Mme Silvain, la prétention hautaine de la bourgeoise enrichie, éblouie de noblesse; Mlle Maille, la douceur câline d'une jeune fille tendrement attachée à son père; Mme Thérèse Kolb, la bonté de la vieille nourrice... Toutes ces figures sont originales et vivantes.

La veille, après la *Première Bérénice*, l'aimable comédie de M. Adrien Bertrand, on avait représenté, pour la troisième fois, *Le Chandelier*. Pour la troisième fois j'ai pu constater le tort causé à l'adorable fantaisie de Musset par certains détails de la mise en scène, et surtout par les entr'actes. Si on maintient *Le Chandelier* au répertoire, il est INDISPENSABLE, je le répète, de jouer le troisième acte dans le même décor.

« Comment, protesterez-vous, Fortunio viendra dire son monologue chez Jacqueline ! » Pourquoi pas ? Il est aussi invraisemblable de le lui faire dire dans le jardin de maître André, à deux pas de l'étude et sous les fenêtres de son patron. Et puis, je me moque de la vraisemblance dans une œuvre de ce genre. Ce qu'il importe de nous montrer, de nous faire sentir, c'est le drame qui torture le cœur et le cerveau du petit clerc. En revenant à l'ancienne mise en scène, approuvée par Musset, vous supprimez au moins le dernier entr'acte qui achève de tuer la superbe scène entre Jacqueline et Fortunio, déjà compromise par le choix de deux femmes pour l'interpréter.

Emile Mas.

« LE LABORATOIRE DES HALLUCINATIONS » AU GRAND-GUIGNOL

Le Grand-Guignol est le conservatoire de l'Horrible. On cultive là le lyrisme des plus folles expressions de la douleur physique et de la terreur instinctive. Le genre si spécial à son public et ses auteurs. Le plus fameux de ceux-ci est M. André de Lorde, grand maître du frisson *edgarpoesque* et de la peur panique. Son répertoire unique veut des cris, de la folie, du sang, de la souffrance, non cette souffrance commune qui s'exprime par les larmes ou des sanglots, mais celle qui s'exhale dans des rugissements, des râles, quelque chose de rare et d'étrange dans un formidable qui relève du cabanon et de la camisole de force.

Dans le *Laboratoire des Hallucinations*, on voit le sang couler et l'on se demande ce que le réalisme a trouvé pour imiter à ce point de perfection ce sang écarlate qui semble tiède. Le cheval de torture est remplacé par la table du chirurgien; la question a fait place à l'opération, et le bourreau a une blouse blanche, des mains propres et des théories de savant qui s'intéresse au mécanisme de la vie.

Ce drame, auquel M. Henri Bauche collabora, est puissamment joué par MM. Desfontaines et Paulais, Mlle Marcelle Frappa apportant une note de douceur qui rend l'ensemble plus cruel.

Comme d'ordinaire, trois actes de gaieté alerte entourent ce sombre tableau. — P. B.

A l'Odeon. — *Le Carnaval des Enfants* sera donné ce soir, à l'Odeon. L'admirable pièce de M. Saint-Georges de Bouhélier, qui a Mme Vera Sergine pour principale interprète,

Nouvelles parlementaires

Les nouveaux impôts

Le rapport de M. Raoul Péret sur le projet de douzièmes provisoires sera distribué cette semaine à la Chambre. Les textes proposés contiennent les dispositions visant l'établissement des nouveaux impôts que nous avons indiqués.

Précisons en ce qui concerne les chiens.

En dehors de la taxe municipale actuelle, on paierait : 2 francs par chien de garde, 5 francs par chien de chasse, 20 francs pour les autres chiens. Pour tout chien en sus du premier, la taxe serait double.

Dans les villes de plus de 20.000 habitants, la taxe serait fixée uniformément à 50 francs par chien.

La revision des exemptés et réformés

M. Ellen Prévot et un certain nombre de ses collègues du groupe socialiste viennent de déposer au projet sur les exemptés et réformés l'amendement suivant :

« Les exemptés et les réformés qui exerçaient, le 23 novembre 1916, des fonctions d'enseignement, seront mis de droit en sursis d'appel et maintenus dans leurs fonctions s'ils sont, après examen médical, versés par les commissions de réforme dans le service auxiliaire. »

Par un autre amendement, M. Ellen Prévot demande que les réformés n° 1 et n° 2, avec ou sans gratification, depuis le 2 août 1914, qui, à la date de la promulgation de la loi, seront employés depuis au moins trois mois dans des usines de guerre, soient, de droit, mis en sursis d'appel et maintenus dans leur affectation s'ils sont versés par les commissions de réforme dans le service auxiliaire.

restera comme l'un des plaidoyers les plus vibrants en faveur de la bonté.

A l'Apollo. — *Les Maris de Ginette* remportent tous les soirs un succès sans précédent et ce sont des éclats de rire sans fin quand Galtoux, l'inimitable Galtoux, parait. C'est la joie, comme Mariette Sully est le charme et la grâce. Il faut les voir tous deux, au troisième acte, danser la *Galipette*. Aujourd'hui, matinée à 2 heures, soirée à 8 heures. Location sans augmentation de prix. Tél. Central 72-21.

Aux Capucines. — Aujourd'hui, à 2 h. 30, matinée : *Tambour battant* revu; le *Plumeau*, comédie et *Pan! Pan! au rideau!* prologue.

A Ba-Ta-Clan. — La revue *Ça murmure!* a une carrière extraordinaire. Après de nombreuses représentations elle reste à la tête des recettes parisiennes, grâce à une interprétation, des décors, des scènes et des costumes remarquables.

A l'Olympia. — En matinée (taux de 1 franc) et en soirée (1, 2, 3 francs) le merveilleux spectacle qui fait salle comble depuis vendredi.

Bienfaisance et solidarité. — Aujourd'hui, à 3 heures, au Palais de Glace, M. Emile Mendels donnera un grand concert au profit de « l'Aide aux aveugles de guerre », avec le concours de la princesse Armande de Polignac, Mlle G. Sanderson et M. Louis Diemer.

JEUDI 30 NOVEMBRE 1916

La Matinée

Comédie-Française. — A 1 h. 30, *Najazet*, *Le Sarrasin*. Opéra-Comique. — A 1 h. 30, *Werther*, *les Noces de Jeanette*.

Odéon. — A 2 heures, *le Mercure galant*, *le Mariage forcé*. Trianon-Lyrique. — A 2 h. 15, *Jeanne*, *Jeanette* et *Jeanne*.

Même spectacle que le soir : Apollo, Th. Antoine, 2 h.; Athénée, 2 h. 30; Ba-Ta-Clan, 2 h. 30; Bouffes-Parisiens, 2 h. 30; Capucines, Châtelet, 2 heures; Cluny, 2 h. 15; Gymnase, Théâtre Michel, Nouvel-Ambigu, Porte-Saint-Martin, Palais-Royal, Renaissance, Sarah-Bernhardt, Scala, 2 h. 15; Variétés, 2 h. 15.

La Soirée

Opéra. — A 8 heures, *Roméo et Juliette*. Comédie-Française. — A 8 heures, *la Course du Flambeau*. Opéra-Comique. — A 7 h. 30, *Manon*.

Odéon. — A 8 heures, *le Carnaval des Enfants*, *Un client sérieux*.

Antoine. — A 8 h. 30, *Une amie d'Amérique*. Athénée. — A 8 h. 30, *l'Âne de Buridan*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 35, *Faisons un rêve*. Capucines (Gai. 56-40). — A 8 h. 30, *Tambour battant*, revue; *le Plumeau*; *Pan! pan! au rideau!*

Châtelet. — A 8 heures, mercredi, samedi, dimanche, Jeudi et dimanche matinée : *les Épiques d'une petite Française*.

Théâtre Edouard-VII. — A 8 h. 45, *Ali Rigat*. Gymnase. — A 8 h. 30, *la Charrrette anglaise*.

Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 50, *la Roussotte*. Th. Michel. — A 8 h. 45, *Agar ou les Loisirs du harem*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Madame et son filleul*. Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, *l'Amazone*.

Apollo. — A 8 h. 15, *les Maris de Ginette*. Galtoux, Mariette Sully.

Th. des Arts. — A 8 h. 30, *la Frontière*, de Lucio d'Amara (Berthe Bady).

Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *le Laboratoire des hallucinations*. Th. Réjane. — A 8 heures, *le Père prodigue*.

Renaissance. — A 8 h. 15, *le Chopin*. Th. Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *la Dame aux Camélias*.

Trianon-Lyrique. — A 8 heures, *la Petite Bohème*. Scala. — A 8 heures, *la Dame de chez Maxim*.

Variétés. — A 8 h. 15, *Moune* (Max Dearly, Jane Renouardt).

MUSIC-HALLS, CONCERTS, CINEMAS

Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *Ça murmure!* — Roquette 30-12.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *D'acier amour*. Loc. 4, rue Forest, 11 à 17 heures. Tél. Marcadet 16-73.

Omnia-Pathé. — *Dalla, Joli rayon de soleil*, 1 masque aux dents blanches, Avez donc des amis, etc.

Olympia (Centr. 44-68). — A 2 h. 30 et à 8 h. 30, spectacle de music-hall. Derville dans *le Roi du camembert*.

COURS ET CONFÉRENCES

— A l'Université des Annales, 51, rue Saint-Georges, Paris, demain vendredi, 1^{er} décembre, à 2 h. 30 : *Après les grandes crises, les grandes renaissances*, conférence par M. Edouard Herriot.



Blessés, Anémiés

FORCE

SANTÉ

VIGUEUR

vous seront rendues
par le

VIN de VIAL

au

Quina, Viande

et **Lacto-Phosphate de Chaux**

Son heureuse composition en fait le plus puissant des fortifiants et le meilleur des toniques que doivent employer toutes personnes débilitées et affaiblies par les angoisses et les souffrances de l'heure présente.

DANS TOUTES LES PHARMACIES

LES CONTES D'EXCELSIOR

Les Flanchards

XXII

LE RETOUR DU FRONT

Chez la belle Madame Treille.

Une grande agitation. La fête pour les blessés a lieu le lendemain, et les préparatifs ne sont pas terminés. Beaucoup de femmes. Trois ou quatre vieux hommes et le petit Lavalé d'Auge, qui a quinze ans.

LA BELLE M^{me} TREILLE (à M. des Ramiers qui vient d'entrer). — Nous sommes très en retard...

M. DES RAMIERS. — Je le vois bien...

LA PETITE D'EGlantine (à la belle Mme Treille).

— Vous savez que nous sommes toujours sans caissier à la pâtisserie?...

LA BELLE M^{me} TREILLE. — Mon Dieu!... je n'y pensais plus, au caissier!... Mme Montbard m'avait promis son fils... Le caissier, c'est tout!... (Rageusement.) Sale guerre!... (Elle prend un pneumatique sur un plateau que lui présente un valet de pied.) Et quand je dis qu'elle entrave toute la vie, cette sale guerre, vous dites que non...

FOLLIGNY. — Je dis qu'elle n'entrave pas assez certaines vies... Oh! quant à ça...

LA BELLE M^{me} TREILLE. (Elle ouvre le pneumatique.) — Qu'est-ce que c'est encore? (Elle lit.) — « Il arrive... » — Qu'est-ce que ça veut dire, ça?...

(perplexe) « Il arrive... » ?... ?... ?...

M. TREILLE. — Ça n'est pas signé?...

LA BELLE M^{me} TREILLE. — Non... Ah!... si de deux lettres... A. M.... (Elle tourne et retourne le pneu.) Ça ne me dit rien du tout...

M. DES RAMIERS. — Voulez-vous me permettre de voir?... (Il prend le pneu.)

LA BELLE M^{me} TREILLE. — Eh bien?...

M. DES RAMIERS. — Eh bien, A. M. veut dire Amélie, ou Anna, ou Anastasie-Montbard, et ça signifie que Notre fils Edgar s'amène, comme sa bonne mère vous l'avait promis...

LA BELLE M^{me} TREILLE. — Ah! quel soulagement!... (A la petite d'Eglantine.) Vous l'avez, votre caissier!...

LIETTE. — Oui, mais il paraît que nous ne sommes pas sûres d'avoir des gâteaux!... (Elle rit.) Alors qu'est-ce qu'il va faire, Notre fils Edgar?...

LE PETIT LAVALÉ D'AUGE (avec envie). — Il vous fera la cour... (A Liette, à demi-voix.) et comme... soit dit entre nous... il ne vient que pour ça...

LIETTE. — Eh bien... soit dit entre nous... il a tort!... (elle rit.)

LE PETIT LAVALÉ D'AUGE (gros soupir). — Il ne croit pas ça, allez!...

LIETTE. — Ben, ça prouve qu'il n'a pas le nez creux... voilà tout!... (à Folligny, près duquel elle s'assoit.) Il me dégoûte, moi, Notre fils Edgar!...

M^{me} NOYELLE. — Qu'est-ce que vous complotiez-là, tous les deux?...

FOLLIGNY. — Nous ne complotons pas... (Liette s'éloigne.) Ça ne m'a d'ailleurs pas l'air d'être beaucoup dans les cordes de votre fille, les complots?...

M^{me} NOYELLE. — On ne sait jamais!... Avec les jeunes filles, il y a toujours des surprises, vous savez... Et, dans ce moment-ci, Liette aurait une idée de derrière la tête que ça ne m'étonnerait pas...

FOLLIGNY. — De derrière la tête?... Est-elle de derrière la tête tant que ça, son idée?...

M^{me} NOYELLE. — Ah! vous vous êtes aperçu que... LA BELLE M^{me} TREILLE (avec éclat). — Quelle joie!... (Elle s'élance vers Mme Montbard qui s'avance, l'air radieux, suivie de Notre fils Edgar.) Que je vous remercie!...

M^{me} MONTBARD. — C'est mon Edgar qu'il faut remercier... Arrivé il y a une heure à peine, harassé, épuisé de fatigue, il n'a pris que le temps de se changer et d'accourir... sans compter que sa blessure le fait souffrir... (étonnement général.)

LA BELLE M^{me} TREILLE. — Comment... sa blessure?... Vous ne nous aviez pas dit qu'il était blessé?...

M^{me} MONTBARD (éclatante d'orgueil). — Il ne nous l'avait pas dit lui-même!... D'ailleurs, nous devons bénir cette blessure, car sans elle il ne serait pas ici...

NOTRE FILS EDGAR, un peu bouffi. Le teint trop blanc de ceux qui vivent dans un chauffage central excessif... Tout à fait le type dont les gens du peuple disent avec admiration : « C'est un beau et gras! » Uniforme kaki à poches besaces. Bottines jaunes dernier cri à hautes tiges souples. Avec un peu d'embarras. — Ce n'est pas une blessure à proprement parler... C'est une contusion... une très forte contusion...

LA BELLE M^{me} TREILLE (apitoyée). — Je sais ce que c'est!... Mon neveu Paul... le seul que je ne sois

pas parvenue à garer du front... a reçu un bouchon d'obus qui lui a contusionné les reins, et il a plus souffert de cette contusion que de l'horrible blessure qui lui a coûté deux doigts...

M^{me} DESMARETS DE SAINT-GOND (à Notre Fils Edgar). — Y a-t-il longtemps que cet obus vous a frappé?...

NOTRE FILS EDGAR (hésitant). — Non, Madame, c'est avant-hier, je crois...

M^{me} MONTBARD. — Il croit!... il n'en est pas même sûr!... (avec admiration) C'est superbe, cette indifférence qui fait oublier le danger...

LIETTE (air naïf). — Oh! le danger qui n'a pas réussi n'est pas un danger bien sérieux...

M^{me} MONTBARD (à M. des Ramiers). — Cette petite Noyelle est vraiment sanguinaire!...

M. DES RAMIERS. — Mais non!... mais non!... Elle est jeune France, 1916!... Bon cru et bonne année...

LA BELLE M^{me} TREILLE (à Notre Fils Edgar). — Avez-vous un long congé de convalescence, au moins?...

NOTRE FILS EDGAR. — Je n'ai pas de congé... mais seulement une permission de quatre jours...

M^{me} DESMARETS DE SAINT-GOND. — Quatre jours!... pour un atout pareil!... C'est monstrueux!...

M^{me} MONTBARD (avec conviction). — N'est-ce pas, que c'est monstrueux!...

LA BELLE M^{me} TREILLE (qui pense à tout autre chose, machinalement, en écho). — Monstrueux!...

LIETTE (à Notre Fils Edgar). — Et vous, Monsieur Montbard, trouvez-vous aussi que c'est monstrueux?...

NOTRE FILS EDGAR (air étonné). — Oh! Mademoiselle!... vous étiez là!...

LIETTE. — Un peu... (elle rit.)

NOTRE FILS EDGAR (air ému). — Ce que je suis heureux de vous revoir!... vrai!... Ça me fait un coup!...

LIETTE. — La séparation n'a pourtant pas été longue... Combien y a-t-il de temps que vous êtes à... (elle se reprend) au front?... Huit jours?...

NOTRE FILS EDGAR. — Dix, Mademoiselle... Et ce que le temps m'a paru long, loin de...

LIETTE. — ... Loin de vos parents...

NOTRE FILS EDGAR. — Non... Permettez que je vous explique...

LIETTE (elle le coupe). — Oh!... non!... faut rien m'expliquer... parce que, moi, les explications, ça m'endort...

M. DES RAMIERS (à M^{me} Montbard). — Dans quel pays est-il, Monsieur votre fils?...

M^{me} MONTBARD (air gêné). — Mais je ne sais pas si je dois... Edgar!...

NOTRE FILS EDGAR. — Voilà, M'man...

M^{me} MONTBARD. — Est-ce que tu peux dire où tu résides, mon enfant...

NOTRE FILS EDGAR. — Non, M'man...

LIETTE (câline). — Oh!... même à moi?...

NOTRE FILS EDGAR. — Même à vous, Mademoiselle Liette... La défense est formelle...

M^{me} MONTBARD. — Surtout lorsqu'il s'agit de ces fronts particulièrement meurtriers... où la moindre indiscretion pourrait causer des milliers de morts... des milliers de plus...

LIETTE (air terrifié). — Ça fait frémir...

EDGAR (négligemment). — Mon Dieu, frémir n'est pas le mot, mais enfin, il est certain que l'ennemi ne ménage pas les projectiles...

LIETTE. — Et il ne barguigne pas non plus avec, hein?... Pour envoyé, c'est envoyé?...

NOTRE FILS EDGAR. — Ah! le fait est que...

LIETTE. — Vous en savez quelque chose?...

NOTRE FILS EDGAR (distract). — Moi?... (Il revient à lui.) Evidemment, j'en sais quelque chose!... Mais ne rappelons pas tous ces vilains souvenirs... Parlons plutôt de notre boutique, puisque j'ai le bonheur d'être votre caissier...

LIETTE. — Parlons, si vous voulez, de la boutique?... Mais avant, racontez-moi un peu des choses de votre nouvelle vie?... Ça m'intéresse... Est-ce joli, Bourges?... Qu'est-ce que vous aimez le mieux?... La Cathédrale ou l'Hôtel de Jacques Cœur?...

NOTRE FILS EDGAR (Il oublie totalement son rôle.) — L'hôtel de Jacques Cœur... c'est probablement l'hôtel de ville?... Entre nous, c'est bien surfait!... C'est assommant, vous savez, Bourges!... et pas un endroit où on mange convenablement... (Liette rit de tout son cœur.) Pourquoi vous gondolez-vous?...

LIETTE. — Non... Je ris, parce que je pense que ce sale patelin est tout de même plus doux à votre cœur que le front, si meurtrier, où vous avez reçu... approximativement... la grosse contusion qui... que...

NOTRE FILS EDGAR (ramené à la réalité). — Ah! mais je ne voulais pas dire...

LIETTE. — Dites rien!... nous nous comprenons, tout de même...

NOTRE FILS EDGAR. — ...

Gyp.

LE LIVRE DE DEMAIN

"MISÈRE"

Ce roman est un terrible tableau des mœurs militaires allemandes. Ecrit par un officier prussien, Hans de Kahlenberg, et traduit par un Français infiniment respectueux de la vérité des textes, M. Louis de Hesse, il y a là, tout au long, des pages violentes, des pages cyniques : nous ne voulons extraire qu'une page amère. Un lieutenant, découragé de servir son kaiser et d'être, lui, humble, méprisé par la caste des junkers, regarde avec envie l'image de notre Napoléon.

LA VAINES AMBITION D'UN LIEUTENANT PRUSSIE

C'était une remarquable reproduction du tableau du baron Gros : *Napoléon au pont d'Arcole*, un visage pâle, des lèvres minces, des cheveux fouettés par le vent, un drapeau brandi dans la tempe, un ciel d'orage ; on ne sait si la lumière trouble dont s'éclaire la scène tombe de la nue menaçante où s'échappent des yeux fulgurants de ce jeune héros menant à l'assaut une armée devinée plutôt que vue. Il aimait cette œuvre à cause de l'énergie indomptable qui se lisait sur la face du Corse : on sent que cet homme vaincra, envers et malgré tous, fatalement. Victor la contempla longuement, oui, vouloir ! mais la chose en valait-elle encore la peine de nos jours ? Dans ce siècle de démocratie omnipotente, de bureaucratie modèle, Terre Promise de la médiocrité consciencieuse et de la passivité bien pensante, le génie lui-même passait à l'ancienneté et d'après les notes. Un Moltke est major à quarante-deux ans et un Bismarck mis à la retraite comme le premier rond-de-cuir venu. Combien de Moltkes, combien de Bismarcks rongent impatiemment leur frein dans une vie d'automate et sentent leur cerveau s'atrophier sous l'écrasante tyrannie ! Ah ! les temps étaient encore les mêmes qu'au siècle précédent, alors que du vieux cratère éteint les éléments sociaux déchaînés crachaient un Bonaparte, opposant à la légitimité de droit divin l'homme-fils de ses œuvres, aux traditions surannées de l'histoire, la volonté inébranlable du destin ! Quel homme que ce petit lieutenant d'artillerie qui arrive à jongler avec les royaumes et à balayer des êtres humains par millions !

Est-ce ironie ? Est-ce fatalité ? Mais on ne voit aucun géant capable de lui résister, aucun parmi ceux qui domptèrent ce colosse. Ce qui triompha de lui, ce fut la masse, la médiocrité lâche et toute puissante. Toujours la même lutte, toujours le même dénouement ! Et pourtant quelle vie, quel spectacle pour les Dieux jaloux que celui de ce nouveau Prométhée foudroyé et rivé à son rocher, bravant encore l'univers entier... Et nous autres, misérables constitutionnels, que sommes-nous auprès de tels hommes, avec notre soif de titres et de décorations, notre angoisse paralysante qui nous fait trembler devant le grand nombre et plus encore devant les grandes individualités ? L'ambition d'un lieutenant prussien : quelle chose infime, grotesque !

Saint-Louis & San-Francisco Rr.

Le délai pour le rachat des Obligations 5 0/0 (série française) déposées pour adhésion à la réorganisation a été, par décision de M. le ministre des Finances, prorogé au 12 décembre 1916.

En conséquence, les porteurs qui n'ont pas encore présenté leurs Obligations au rachat, au prix net de 452 fr. 50 par titre, peuvent le faire jusqu'à cette date en s'adressant à la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE ou à la BANQUE PRIVÉE.

Epilepsie MALADIES NERVEUSES
Amélioration progressive et guérison
SOLUTION LAROYENNE 50 ans succès
Ph^{ie} DUREL, 7, B^{is} Denain Paris.

CINZANO
VERMOUTH

Arrêtez
votre choix sur un
Chronomètre

LIP

si vous voulez une bonne Montre Française

Les pages de Madame

CAUSERIE FÉMININE



Ventes de charité

Les ventes de charité sévissent, si l'on peut dire, à nouveau. Il n'est pas de semaine où nous ne recevions le carton fatidique nous annonçant que Mme X... tiendra un comptoir au ministère de l'Imprévoyance publique et que Mlle Y... vendra, le jour suivant, dans la même salle, au profit de l'Œuvre de la Chaussette de laine ou du Chômeur impénitent.

Et toutes les organisatrices s'ingénient... Hélas !... on peut être une personne fort charitable et ne pas pécher par excès d'imagination !

Soies rococo, pyrogravures, pelotes à épingles, fleurs de laine, étains repoussés, vide-poches écrans, se retrouvent à toutes les ventes.

Et l'on s'étonne de revoir tout ce rococo démodé près des comptoirs où s'alignent, par piles, des chandails bien chauds et des chemises de flanelle d'une poignante actualité.

Lasses, tout de même, des vieux galons et des décors grand-siècle, quelques hardies novatrices ont imaginé de créer, enfin, quelques petits objets d'une plus moderne fantaisie, et d'un minime prix de revient. Car il est infiniment plus avantageux de réunir de nombreux bibelots d'une vente facile que des pièces coûteuses d'un placement aléatoire. Sans doute nous n'en sommes plus au temps où des glaneuses, artistes autant que ménagères, proposaient de décorer les boîtes à camembert, préalablement désodorisées par quelque procédé savant. Au prix où est le beurre, et surtout le fromage, cet écrin vide aurait, je crois, peu de succès — fût-il revêtu de toile, comme vide-poche, ou orné d'une algue marine... comme objet d'art ! Mais il est des fantaisies moins spéciales que peuvent créer, à peu de frais, des femmes de goût.

De nombreux comptoirs sont garnis de charmantes poupées habillées à temps perdu avec des matériaux de fortune : chiffons soyeux, rubans fleuris, bouts de dentelle. Un morceau de fourrure, gris-noir, blanc, fera à « mademoiselle » une parure somptueuse, et le lapin — réhabilité depuis qu'on s'en sert dans la grande couture — posé au bord d'une jupe ronde d'un paletot droit et d'un bonnet russe, lui donnera une petite allure très « sport d'hiver ». Une ou deux pelotes de laine bleue ou rose, si vous maniez les aiguilles ou le crochet, suffiront pour vêtir à merveille, des



chaussures à bégum, un de ces gros poulpards qu'aiment bercer les petites. Bouts de soie, de toile, de batiste, tout peut être utilisé et faire, de vulgaires poupées de bazar, des mariées, des infirmières, des « receveuses » et des écolières chères à Poulbot. Amusants aussi à confectionner et d'une vente sûre, ces petits sacs faits d'un mè-

tre cinquante de ruban, d'un gland de perles et d'un anneau brodé. Plié en deux, le ruban, assez large, est cousu sur les deux côtés dans la moitié de sa longueur; les extrémités, rassemblées par des fronces, forment le fond qu'alourdit le gland de perles; un motif de perles de deux tons d'un dessin malhabile — fleur, poussin, devise — en orne le milieu tandis qu'un gros anneau recouvert de tissu sépare cette partie du sac de celle qu'on passe au bras.

Les colliers, les sautoirs de perles multicolores, les vanneries, les jouets au coloris naïf, ouvrages de pauvres mutilés, alternent, sur les comptoirs, avec les bandes de macramé, les abat-jour que file, du fond de leur nuit, les aveugles. Et ce n'est pas sans émotion qu'on devine le labeur obstiné des doigts que ne purent guider les yeux.

On voit aussi, doublées de peau blanche ou de chamois, des blagues à tabac, des bourses plates montées sur anneaux, faites au crochet en soie ou en coton mercerisé de deux tons, bleu et jaune, cerise et gris, vert et noir. Ce sont de petits riens qui ne tiennent pas de place et ne demandent qu'un peu d'ingéniosité et de goût.

Certaines vendeuses suivent les caprices de la mode; l'une d'elles, à une vente récente, offrait un grand nombre de poches brodées d'argent de toutes teintes et de tous formats. L'adroite créatrice fit une des meilleures recettes. Il ne lui resta, paraît-il, pas une poche pour se fouiller. A un comptoir voisin, une jeune fille présentait, dans des casques bleus, des grenades fraîches et — que va dire de ce gaspillage M. Fallières? — des bouquets de fleurs en mie de pain.

Des organisatrices méditent, d'ailleurs, de mettre en vente bien d'autres objets utilitaires. L'une d'elles, à une réunion récente, proposa, au lieu des éternels bibelots confectionnés, de mettre dans une simple corbeille un cent d'œufs frais. Chaque œuf, marqué deux francs, eût, malgré la vie chère, laissé un bénéfice raisonnable et nul n'eût voulu refuser un si modeste don. Après les rayons d'épicerie qu'on voit dans presque chaque salle — conserves, confitures, chocolat — ce rayon de crémèrie eût semblé d'heureux augure. Nul doute, si nous devenons à ce point pratiques, que nous ne voyions bientôt, entre une glace à main et un sachet de satin paille, un pigeon bardé ou un succulent plat du jour.

L'acheteur infortuné que l'on tape avec un sourire préférerait peut-être à l'Embarquement pour Cythère sur éventail, quelque poularde bien à point... dût-il la payer double prix. Et le temps viendra, pour peu que la mode s'en mêle, où l'on ira aux ventes de charité avec un filet à provisions...

Huguette Garnier.

UN BON CONSEIL

Il faut éviter les produits inférieurs et ne se servir que des produits de marques connues et appréciées. La Crème Simon est parmi ces derniers, car, pour l'hygiène et les soins de la peau, elle est unique et ne peut être remplacée. Il faut l'employer chaque jour, en même temps que la Poudre de riz et le Savon Simon.

Correspondance

Jacques 1908. — Je ne connais pas la lotion dont vous me parlez. Pour empêcher vos cheveux de grisonner, lavez-les avec une décoction de thé très forte ou de feuille de noyer. Pour les fortifier, massez votre cuir chevelu avec de la vaseline si vos cheveux sont maigres et avec de l'alcool s'ils sont gras.

Pour la toilette intime la Poudre hygiénique Dalyb donne les meilleurs résultats. Efficace, économique. Notice gratuite donnant avis précieux sur soins de beauté et hygiène intime. Toutes bonnes maisons et Parfumerie Dalyb, Service L. 20, rue Godot-de-Mauroy.

Mme L. D. — On préconise l'alcali, la teinture d'iode. Mais, personnellement, j'ai guéri radicalement une engelure au pied avec du céral. Comme moyens préventifs, ne sortez jamais sans gants; évitez le passage brusque de l'eau chaude à l'eau froide et réciproquement.

Mme A. — Pour les leçons de coupe, mode, corset, à domicile, écrivez à Mme Piquot, 52, rue de Rivoli, professeur aux écoles professionnelles de Paris.

Nisette A. — Même réponse que ci-dessus.

Mme de V. — La nappe n'est pas indispensable pour le déjeuner. Si le bois de table est beau et en bon état, on peut se contenter de mettre sous chaque couvert un rond de toile brodée ou endentillée. Le même rond au milieu de la table.

Marie A. — C'est une fantaisie qui n'aura qu'un temps; aussi je vous conseille d'acheter à bon marché. Notez que cet objet, qu'il soit de dix-huit francs ou de cinquante, est en même métal.

Marie-Madeleine. — Le tapis en dentelle serait bien fragile. Mettez plutôt une toile blanche brodée ou une broderie anglaise. Des fleurs comme garniture, jamais de surtout tout fait.

B. Y. J. — Beaucoup de femmes coquettes portent des gants la nuit. C'est une habitude à prendre; choisissez des gants très larges.

Marguerite, à Brest. — Vous pourrez porter le demi-deuil le mois prochain.

Pomone. — Des bains fréquents et tièdes feront disparaître ce petit bobo. Ne vous inquiétez pas.

Inquiète. — C'est une question de régime. Mangez très peu de viande et abstenez-vous de vin. Je vous conseille aussi de marcher beaucoup au grand air.



MODES ET CHIFFONS

Les nouvelles ordonnances concernant la fermeture des magasins et la diminution de l'éclairage nous forcent à rester bien davantage à la maison, et vous verrez que petit à petit, on arrivera à se demander comment on a pu remplir sa journée avec tant de choses inutiles. Personne n'a le droit de rester inactif actuellement; certes, toutes les femmes ne peuvent pas travailler dans les usines, mais il n'en est point qui ne sentent la nécessité de donner plus que leurs pensées à la guerre et à ceux qui en souffrent.

Nous voici aux jours courts et sombres, peu propices aux économies de lumière; on réunit volontiers quelques amies pour tailler et coudre, et maints salons se transforment d'eux-mêmes en ouvroirs. Ce travail en commun est d'un meilleur rendement qu'on ne pense; il est salutaire à celles qui le font, utile à ceux à qui il est destiné et en tout cas facilite la réduction de chauffage et d'éclairage.

La mode semble être nettement influencée par les nécessités de l'heure présente; les infirmières, lorsqu'elles quittent leur blouse vague, ne sauraient revêtir un robe sangle ou un corset gênant. Ce besoin de mouvement libre et d'extrême aisance dans tous les gestes n'a-t-il pas accentué la vogue de la robe-chemise et des dessous extrêmement souples?

Ces petites robes d'une seule pièce sont bien commodes pour toutes les heures du jour; on les glisse sous les longs vêtements de lainage ou de velours qui habillent toutes les femmes depuis que sévissent le froid et le brouillard humide. On tire facilement parti des vêtements de fourrure trop courts ou trop étroits en les utilisant comme garniture des manteaux de gros lainage, car elles sont peu nombreuses celles qui aujourd'hui peuvent se permettre l'acquisition ou même la transformation d'un vêtement entièrement en fourrure, fût-il en loutre d'Hudson ou en taupe! Celles qui ne redoutent point d'être un peu épaissies par un manteau portent volontiers la pelisse de gros lainage d'Ecosse, doublée de petit gris; on peut facilement pour cet usage employer une des anciennes rotondes de nos grand-mères, cette rotonde classique en cachemire noir doublée de ventre de petit gris ou de vison.

La bonneterie de laine ou de soie extrêmement légère qui se glisse facilement sous la blouse et la jupe rend d'inappréciables services à celles qui vivent beaucoup hors de chez elles. Allez donc porter sous une blouse d'infirmière ou un tablier de travail des dessous de linon ajouré de dentelle ou un jupon moussoux; les petites culottes, les transparents, les chemises américaines tiennent très chaud et n'occupent point de place dans le sac de voyage des déplacements rapides que l'on peut être appelée à faire pour de multiples raisons. La tricotine de soie qu'on n'emploie plus beaucoup pour les robes, la remplaçant volontiers par du cachemire, de la charmeuse ou du satin, fait de très agréables robes d'intérieur. La forme chemise grecque ou burnons, avec plus d'ampleur peut-être, est d'une exécution très facile. La robe d'intérieur prend beaucoup plus d'importance dans notre toilette, depuis que nous savons mieux rester à la maison et apprécier l'agrément d'un chez soi, après avoir été à l'hôpital, à l'ouvroir ou à la crèche tout le jour. Deux heures passées chez soi à lire, écrire ou coudre sous la lumière très intime de la lampe, est-ce que ça ne vaut pas tous les théâtres et tous les cinémas? On peut enfin vivre un peu mieux, selon ses goûts véritables et ses aspirations, car, au fond, il n'y a pas beaucoup de gens qui aiment cette agitation factice, mais il y en a des quantités qui en subissent toutes les exigences.

Jeanne Farmant.

NOTES ET CONSEILS

La lingerie de crêpe de Chine, de voile Ninon, est très adoptée; plus chaude, elle est aussi plus facile à faire que la lingerie de fil ou de coton, car elle ne comporte généralement pas d'autre garniture que des jours à fils tirés. On la nettoie parfaitement en la trempant dans une eau tiède savonneuse et en la rinçant dans une eau à laquelle on ajoute un jus de citron.

Les pages de Madame

Croquis de la Semaine



1. Manteau de duvetine tête de nègre, garni de loutre. Toque grise. — 2. Petite toque entièrement en ailes de faisan. — 3. Grand manteau de velours noir garni de castor naturel. Chapeau et manchon assortis. — 4. Blouse de « météore » gris argent avec large ceinture de même tissu. — 5. Tailleur de serge bourrue teinte blonde, garni de grosses piqures. Chapeau de velours marine cerclé d'un galon de perles. — 6. Grosse toque à ailes de faisan. — 7. Grosse toque à ailes de faisan.

Ayuntamiento de Madrid

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui jeudi, Saint André; demain, Saint Elou.
 — A 2 heures : Vente de charité au profit de l'Ecole ménagère de Billancourt, 26, place Vendôme.
 — A 2 heures : Ouverture de la Grande Foire du travail du Bazar de la Charité, 84, rue de Grenelle.
 — A 4 h. 30 : Conférence par M. André Michel, conservateur du musée du Louvre, Société de Géographie, 184, boulevard Saint-Germain.

INFORMATIONS

Mme Raphaël-Georges Lévy, femme de l'éminent économiste, membre de l'Institut, vient de recevoir la médaille d'honneur des épidémies, en récompense des services qu'elle n'a cessé de rendre depuis le début de la guerre comme dame surveillante et comme infirmière en chef à son hôpital de la rue de Noisiel.

MARIAGES

Hier a été célébré, en la basilique Sainte-Clotilde, le mariage du vicomte Bonabe de Rougé, maréchal des logis au 8^e d'artillerie lourde, fils du vicomte Armand de Rougé, décédé, conseiller général de la Vendée, et de la vicomtesse née La Ferronnays, avec Mlle Ophélie Corréa da Costa, fille de M. Corréa da Costa et de Mme née Gomes d'Oliveira.

Les témoins étaient, pour le marié : le général comte de Sainte-Croix, officier de la Légion d'honneur, son oncle, et la marquise de Chabrilan née La Ferronnays, sa tante; pour la mariée : le général Cordonnier, commandant l'armée française d'Orient, commandeur de la Légion d'honneur, son oncle, et M. Lindolpho Corréa da Costa, son frère.

DEUILS

Morts pour la France : PHILIPPE GAUTIER, sous-lieutenant au ...^e d'infanterie (en littérature, Guy Balguac), avocat à la cour d'appel. — WILLY KOCH, sergent au 150^e d'infanterie. — HENRI FARJAS, brigadier au 53^e d'artillerie. — L. R. P. GUILLAUD, infirmier, prisonnier en Allemagne libéré, directeur du séminaire des Missions étrangères.

Le président de la République a chargé un des officiers de sa maison militaire d'aller exprimer ses sympathies à Mme Emile Verhaeren.

Les obsèques d'Emile Verhaeren seront célébrées demain vendredi 1^{er} décembre, aux hospices de Rouen, où le corps du défunt a été transporté.

Nous apprenons la mort : Du marquis de Boyne, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Noyon, en captivité depuis plus de deux ans.

De M. Florent-Alfred Caffart, adjoint technique de la Ville de Paris.

De M. Charles Booth, directeur de la Compagnie de navigation anglaise Boothline, décédé à Belem (Etat du Para (Brésil)).
 De Mme Marcel Basire, née Véron-Duverger, décédée à Toulon, femme du capitaine de frégate actuellement commandant à la mer.

Communiqués

La Fédération Mutualiste de la Seine donnera dimanche prochain, au Trocadéro, une grande matinée populaire au profit des orphelins mutualistes de la guerre.

Le vestiaire de l'œuvre des nouveau-nés et des tout-petits, 63, avenue des Champs-Élysées, organisation privée n'ayant que des ressources restreintes, occupe gratuitement un local insuffisant pour l'extension qu'il a pris. Mme Gaston Pinto serait donc reconnaissante à quiconque pourrait en mettre un plus spacieux à sa disposition.

Par suite de la pénurie de charbon, une réunion des blanchisseurs envisagera dimanche, à la mairie du quatrième, la fermeture des établissements.

ACHAT ET VENTE DE TITRES

VOLÉS

PAIEMENT de COUPONS. ARGENT de SUITE
 BANQUE GIRON (34^e année), 67, rue Rambuteau. Téléph.

ET ACTIONNAIRES MALHEUREUX LISEZ

Les Informations Parisiennes.

Envoi grat. d'un spécim. s. dem. au D^r GUFFOND, 5, r. Grange-Batelière, Paris.

FEUILLETON D' "EXCELSIOR" DU 30 NOVEMBRE 1916

33

Pour le roi de Prusse!

ROMAN VECU

PAR

Georges MALDAGUE

TROISIEME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

— Et l'on vous reverrait demain ?

— Comme d'habitude, j'espère... Pouvons-nous, en ces heures tragiques, répondre de quelque chose ?

L'auto démarrerait, tournant vers la grande allée du sous-bois.

Par une direction opposée, arrivait un prêtre à cheveux blancs, le vénérable curé de Donchery.

De ce qu'avait été Donchery...

Il portait, avec ceux de la Croix-Rouge française, les insignes de la Croix-Rouge allemande, ce qui lui permettait d'accomplir toujours le plus de bien qu'il pouvait.

Il ne passait guère vingt-quatre heures sans venir voir « ses blessés » et en même temps apporter aux femmes courageuses — à Mlle de Saint-Priest surtout, cette enfant sublime, comme il disait en parlant d'elle — seules au milieu des Alle-

Copyright 1916 by Georges Maldague.
 Tous droits de reproduction, traduction, adaptation dramatique ou cinématographique réservés pour tous pays.

Faits divers

DÉPARTEMENTS

Un matelot se noie en Seine. — VERSAILLES. — Le matelot Louis Saulnier, qui se trouvait à bord d'une vedette à pétrole de la marine de l'Etat, est tombé dans la Seine, à l'écluse de Bougival, la nuit dernière, et son corps n'a pu être repêché que plusieurs heures après.

Un obus tombe dans une école. — BETHUNE. — Le Patriote de l'Artois écrit qu'un affreux malheur vient de jeter la consternation dans la commune de Camblain-Chatelain.

Un taube survolant le village, les canons antiavions entrèrent en action. Un de leurs obus tomba sur l'école des garçons pendant la classe et éclata dans la salle où les élèves se trouvaient réunis avec leur maître. Deux enfants furent tués et un certain nombre blessés.

Les funérailles des victimes ont été célébrées au milieu d'une grande affluence. M. Bonnefoy-Sibour, sous-préfet de Bethune, était présent et a prononcé un émouvant discours.

La Bourse de Paris

DU 29 NOVEMBRE 1916

C'est tout au moins la lourdeur qui a prévalu aujourd'hui dans la majorité des compartiments. On cherche à s'alléger et l'absence de contrepartie pèse parfois lourdement sur les cours. Notons cependant au groupe de nos rentes la fermeté du 5 0/0 qui s'améliore à 87,90. De même, parmi les fonds étrangers, l'Extérieure regagne quelques centimes à 99,50. Aux Etablissements de crédit le calme reste la note dominante : Lyonnais 1.200; Comptoir d'Escompte 800. Grands Chemins français à nouveau réalisés : P.-L.-M. 980; Nord 1.270. Lignes espagnoles peu ou pas traitées : Nord-Espagne 419. Dans le groupe des Cuprifères, le Rio perd 5 points à 1.770. En Banque, les Industrielles russes fléchissent, à l'exception de Bakou qui progresse légèrement à 1.565.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,79; Suisse, 442; Amsterdam, 238; Pétersbourg, 172; New-York, 583 1/2; Italie, 86 1/2; Barcelone 603 1/2.

METAUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : cuivre Chili disp. 145; cuivre liv. 3 mois, 139 1/2; électrolytique, 169; étain comptant, 190; étain liv. 3 mois, 193 1/4; zinc comptant, 59; argent, Ponce 31 gr. 1635, 35 d. 5/16.

Il fait froid mais ils ont chaud

avec les SUPERBES LAINAGES et

CHANDAILS ELIMS PIERRE

10, faubourg Montmartre (dans la cour)

Succursale : 162, avenue Malakoff (Porte-Maillot), Paris

Expédition partout — Catalogue gratis

TOUX PASTILLES CATARRHES
 BRONCHITES GUÉRIS PAR LES
BRACHAT

MALADIES DE POITRINE

TOUX, RHUMES, ASTHME, CATARRHES, BRONCHITES AIGUES et CHRONIQUES. Action immédiate - Résultats surprenants par

La POTION du D^r DARBEL

Le flacon 2 fr.; franco 2,60

L'ANÉMIE de même que les maladies d'ESTOMAC

des REINS, de la NUTRITION et la CHLOROSE. Complètement guéries en quelques semaines par les

PILULES ASTRA

TONIQUES, RECONSTITUANTES, DÉPURATIVES

La Boîte franco 2 fr. 50

Soc. Cont. des SPÉCIALITÉS 76, r. Réaumur, Paris et It. Pharmac.

Envoi franco de la brochure E

Maladies de la Femme

LA MÉTRITE

Il y a une foule de malheureuses qui souffrent en silence et sans oser se plaindre, dans la crainte d'une opération toujours dangereuse, souvent inefficace.

Ce sont les femmes atteintes de métrite.

Celles-ci ont commencé par souffrir, au moment des règles qui étaient insuffisantes ou trop abondantes. Les Pertes blanches et les Hémorragies les ont épuisées.

Elles ont été sujettes aux maux d'estomac, Crampes, Aigreurs, Vomissements, aux Migraines, aux Idées noires. Elles ont ressenti des élancements continus dans le bas-ventre et comme un poids énorme qui rendait la marche difficile et pénible. Pour guérir la Métrite, la femme doit faire un usage constant et régulier de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

qui fait circuler le sang, décongestionne les organes et les cicatrise, sans qu'il soit besoin de recourir à une opération.

La Jouvence de l'Abbé Soury guérit sûrement mais à la condition qu'elle sera employée sans interruption jusqu'à disparition complète de tout douleur.

Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'Hygiénine des Dames (1.50 la boîte).

Toute femme soucieuse de sa santé doit employer la Jouvence de l'Abbé Soury à des intervalles réguliers, si elle veut éviter et guérir : Métrite, Fibrome, mauvaises Suites de couches, Tumeurs, Cancers, Varices, Phlébites, Hémorroïdes, Accidents du Retour d'Âge, Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, etc.

La Jouvence de l'Abbé Soury, toutes Pharmacies : 4 fr. le flacon; 4 fr. 60 franco. Les 3 flacons franco gare contre mandat-poste 12 francs, adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits). 286

CHARBON

Economie de 500/0 en le traitant par le SELDONITE, produit anglais. Not. gratis. CORNEAU, 87, r. St-Lazare, Paris.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

mands, le réconfort de sa parole et de son propre dévouement.

Bien qu'il n'eût pu que constater ce que le docteur Pierray constatait lui-même, un bouleversement dans les services de la kommandantur, le remplacement des troupes disponibles et reposées par des contingents divers qui paraissaient très fatigués, tout cela exécuté pour ainsi dire d'une heure à l'autre, il n'osait pas nourrir l'illusion d'une évacuation imminente.

Il se rendait compte chaque jour de cette organisation kolossale, avec laquelle il fallait compter.

Et, de nouvelles, on n'avait que ce que les Allemands affichaient...

Pourtant, ainsi que le docteur, encore, il croyait à quelque défaite, en tout cas à un arrêt de leur marche sur Paris, l'objectif à atteindre tout de suite.

Leur entrée dans Reims avait sa répercussion à Sedan, par des illuminations.

Que serait-ce, s'ils arrivaient à Paris !

Et le vieux curé répétait :

— Ils n'y arriveront pas !

— Non ! faisait Ghislaine, les dents serrées, les yeux pleins d'éclairs, ils n'y arriveront pas !

— Quelque chose me le dit aussi à moi, prononçait la générale ; il est impossible que, jusqu'au bout, la force prime le droit... La barbarie ne prendra pas, elle ne peut pas prendre le pas sur la civilisation !

Le prêtre, encore très bon marcheur, son gros bâton d'épave à la main, descendait vers Sedan.

S'il apprenait quelque chose de favorable, il arriverait bien à le faire savoir.

Ghislaine, pendant qu'il s'éloignait, se dirigea vers les étangs, vers l'orme, qu'elle trouvait le moyen de visiter chaque jour, renouvelant dans la petite niche rustique les fleurs qui n'avaient pas le temps de s'y faner. fleurs maintenant d'ar-

rière-saison, bientôt rares, et dont l'offrande n'aurait que plus de prix.

Elle les mettait, comme en un porte-bouquet, aux pieds de la Madone, dans cet orifice naturel qui se poursuivait en excavation jusque sous les racines géantes où Perraud cachait le battant de la cloche, qui ne devait pas une seconde fois sonner pour le Roi de Prusse.

Un jour elle allongea le bras jusqu'à l'épaule dans ce creux qu'il fallait connaître pour soupçonner qu'il existait.

Et ses doigts frémissants palpaient le petit marteau d'airain; il lui semblait qu'il vivait là d'une vie qui se ranimerait à la première lueur de victoire, de la vie multiple des âmes pour lesquelles il avait vibré.

Elle allait, cet après-midi, malgré ce que disait le docteur, malgré ce que disait le prêtre, presque légère, remplie de cet espoir que la jeunesse garde au seuil même de la réalité décevante.

Sa forêt, ses étangs, son vieil orme !

Etait-il vrai qu'il y eût des taillis ravagés, des mousses labourées, des arbres coupés net par les obus ?

Etait-il vrai qu'elle eût passé ici deux jours et deux nuits dans le fracas des batailles ?

Etait-il vrai qu'il y eût des tombes, qu'elle parait aussi de fleurs... des képis... de pauvres petits képis sur des branches en croix ?

Oui... tout près... au bord du grand étang...

Ghislaine de Saint-Priest, le cœur repris de détresse, s'agenouilla sous le vieil orme, dont quelques branches avaient déjà des teintes d'or.

Et, après Celle des morts, elle eut la pensée des vivants...

Des vivants !...

Son grand-père, son père, son frère... les amis, les autres parents, de qui elle n'avait plus une nouvelle.

Et chez elle, dans la chambre claire de Guille,

Le "REGYL" guérit maladies d'ESTOMAC anciennes
Laboratoires FIEVET, 53, r. Réaumur La boîte 5 fr. c. mand.

Pilules Orientales

Développement, Fermeté, Reconstitution du Buste chez la Femme.
Le flacon avec notice 6 fr. 35 franco. — J. RATIE, Ph^m, 45, Rue de l'Echiquier, Paris.

ACHETEZ DIRECTEMENT VOS FOURRURES
à la Manufacture de Fourrures, 127, bd Sébastopol, Mal-
son vendant meilleur marché que part. ailleurs. Vêtements,
Collets, Echarpes, Manchons, etc. Cat. f^o. Ouv. dimanche.

SAVON TRICAP

SANS RIVAL
POUR BLANCHIR et ADOUCIR LA PEAU

LAMPE de poche complète, 1 fr. 75. Pile recharge,
50 fr. le cent. L. Albert, 84, fg Poissonnière.



ÉVITEZ ou SOIGNEZ

ÉNERGIQUEMENT

Maux de Gorge, Enrouements
Rhumes, Rhumes de Cerveau,
Bronchites aiguës ou chroniques,
Catarrhes, Grippe, Influenza,
Asthme, Emphysème

AVEC LES

PASTILLES VALDA

ANTISEPTIQUES

CONDITION INDISPENSABLE

DEMANDEZ,

EXIGEZ BIEN

dans toutes les Pharmacies, les

VÉRITABLES

Pastilles VALDA

Vendues SEULEMENT

en BOÎTES de 1 fr. 50

portant le nom

VALDA

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

La traversée la plus courte de France en Algérie s'effectue
par Port-Vendres

ALLER. — Paris-Quai d'Orsay, Limoges, Montauban, Tou-
louse, Port-Vendres.

Paris-Quai d'Orsay, départ 10 h. 30 et 19 h. 50 (Voitures
directes de 1^{re} et 2^e classes ainsi que salons-lits, lits et cou-
chettes) (express toutes classes); Port-Vendres, arrivée
2 h. 51 et 14 h. 47.

RETOUR. — Port-Vendres, départ 14 h. 33 (Voitures direc-
tes de 1^{re} et 2^e classes ainsi que salons-lits, lits et couchettes)
et 23 h. 21 (express toutes classes); Paris-Quai d'Orsay, ar-
rivée 8 h. 33 et 18 h. 33.

De Port-Vendres à Alger et inversement en 22 heures par
paquebot rapide la Marsa, muni de la télégraphie sans fil
(service hebdomadaire dans chaque sens).

De Port-Vendres à Oran et inversement en 28 heures par
paquebot rapide Medjerda, muni de la télégraphie sans fil
(service hebdomadaire dans chaque sens).

dans le lit de cuivre brillant, le blessé, le che-
blessé, qui depuis quinze jours ne paraissait pas
avoir repris un seul instant connaissance.

— O Vierge de l'Orme, petite vierge antique qui
avez de tant d'yeux humains vu couler tant de
larmes, petite Vierge de l'Orme, ayez pitié de
nous !

Un chien, dévalant de la maison du garde, bondit
tout à coup vers l'arbre et vint s'aplatir auprès de
la jeune fille.

C'était Bismarck, dont elle saisit la tête, hirsute,
approchant son visage du museau humide, cher-
chant dans les poils broussaillieux le bon regard
droit, et, l'ayant rencontré, fixant dessus ses yeux,
d'où elle ne craignait point de laisser couler les
larmes :

— Devant toi, mon chien, je puis bien te le mon-
trer aussi, mon chagrin... Tu peux être mon confi-
dent... Est-ce que je ne te dois pas de le veiller...
lui ?... Est-ce que je ne te devrai pas, peut-être,
de recueillir son dernier souffle ?

Elle posa sa main blanche, aux doigts effilés, sur
le front de l'animal, de son autre main écarta les
mèches fauves emmêlées sur ses yeux, et, lente-
ment :

— Les bêtes sont bonnes, si les hommes sont mé-
chants... Oui, même les fauves ne doivent pas éga-
ler en férocité... les hommes !

— Vous êtes en conversation avec Bismarck,
mademoiselle Ghislaine ? articula la voix de Per-
raud, venant de sa maison.

Elle se redressa, en faisant signe que oui.
Et, s'avançant vers la clairière en haut de la-
quelle était bâtie la ferme, tandis que le brave
homme descendait la pelouse :

— Oui, répondit-elle, nous causons...

— Et qu'est-ce que vous vous dites, tous les
deux ?

— Que même les fauves ne doivent pas avoir la
férocité des hommes.

— Quand ces hommes-là s'appellent des Boches...
Et la saleté, la cochonnerie... faudrait voir ma mai-
son... ils l'ont fait exprès, ma parole... Enfin, ce
n'est rien si on en est débarrassé !

— Oh ! pas encore !

— J'ai entendu l'automobile du docteur, j'ai vu
passer M. le Curé... Qu'est-ce qu'ils vous ont dit,
tous les deux ?

La jeune fille narra l'entretien, le même avec
l'un et avec l'autre.

En causant, elle montait jusqu'à la maison, au
seuil de laquelle, le balai à la main, le garde était
resté.

— N'entrez pas, mademoiselle, dit celui-ci, ça
ne sent pas bon : ces gens-là ont une odeur à eux,
d'abord, ensuite avant de partir... ils ont laissé
tout ce qu'ils ont pu... En 70, ils faisaient
déjà la même chose... Ce que j'ai tiré de seaux
d'eau ! Je ne suis occupé qu'à ça, depuis leur dé-
part... Mes vaches sont moins sales dans leur écu-
rie, allez ! et mon cochon dans sa bauge... Ils n'ont
tout de même pas mangé toute la volaille... Qu'est-
ce que ça aurait été, si leur coquin de kaiser n'avait
pas mis ici son veto !... Foi de Dieu ! pour
parler tel que la pauvre Brisquet, il n'y resterait
plus que des murs !

— Il paraît qu'il passe à Sedan, très souvent,
dans son auto grise.

— Oui, et son kronprinz de rejeton, itou !
comme on dit chez nous... Sans doute que le père
ne veut revenir vous voir que quand Paris sera
pris... Alors, il est bien sûr de ne jamais remonter
aux Trois-Étangs !

Perraud baissa la voix :

— Qui sait si je pourrais m'empêcher de tirer
dessus comme sur un lapin... s'il y revenait dans
ces conditions-là !

— Cela n'avancerait pas.

— C'est vrai, il y a son fils derrière, et toute

SI LE LICN

est le roi
des animaux



le Phoscao est le roi des reconstituants

MAUX D'ESTOMAC

digestions pénibles, renvois, palpitations, tiraillements, crampes,
oppressions, etc., tous ces maux provoqués par un mauvais fonc-
tionnement de l'estomac, disparaissent en quelques jours grâce au
régime du délicieux Phoscao, le plus parfait régulateur des fonc-
tions digestives. Le Phoscao régénère le sang, donne des muscles
et fortifie les nerfs ; c'est pourquoi les médecins le conseillent aux
anémiques, aux convalescents, aux surmenés, aux vieillards. Son
goût est exquis et sa préparation est instantanée.

Faites un essai avec la boîte-échantillon envoyée gratuitement

Écrire :

PHOSCAO 9, r. Frédéric-Bastiat

PARIS (8^e)

En vente : Pharmacies et Épiceries : 2.45 la boîte

l'Allemagne, mais je vous jure... sur la tête de
ma fille et des mes petits-enfants, que si je savais
arrêter la guerre, j'épaulerais mon fusil pour lui...

— Je le crois... Moi non plus, je n'hésiterais
pas... et je mourrais heureuse, oh ! bien heureuse...
Vivre, cela est si peu de chose, en un moment pa-
reil !

— Ça ne compte pour rien du tout... Pourtant
ce serait bien plutôt à un bonhomme de mon âge
à disparaître qu'à vous.

— Un bonhomme de votre âge est nécessaire,
plus que nécessaire — quand son gendre se bat
et qu'il peut ne pas revenir — à sa fille et à ses
petits-enfants... Vous savez bien que Marie n'est
pas très robuste ?

— Non ! elle tient de sa mère, malgré le bon air
de la forêt... Sûrement que si le malheur voulait
que le pauvre Jules y reste, et si, au surplus, je me
faisais fusiller, elle ne s'en remettrait pas... Elle
n'avait que moi pour la remonter et l'aider à élever
les petits.

— C'est pour cela, Perraud, que, quoi qu'il arrive,
il est urgent de conserver un calme complet ; ja-
mais une imprudence !... Payer de son sang une
chose inutile serait tout de même trop bête.

— Parfaitement, mademoiselle Ghislaine ; aussi,
on ne fera pas d'imprudence.

Perraud avait lâché son balai, et, tout en cau-
sant, descendait avec la jeune fille, du côté de
l'étable et du poulailler.

— On va peut-être maintenant trouver un œuf
frais pondu, de temps en temps. Oh !... regardez
un peu, mademoiselle, ils ont laissé toute une les-
sive derrière le hangar !

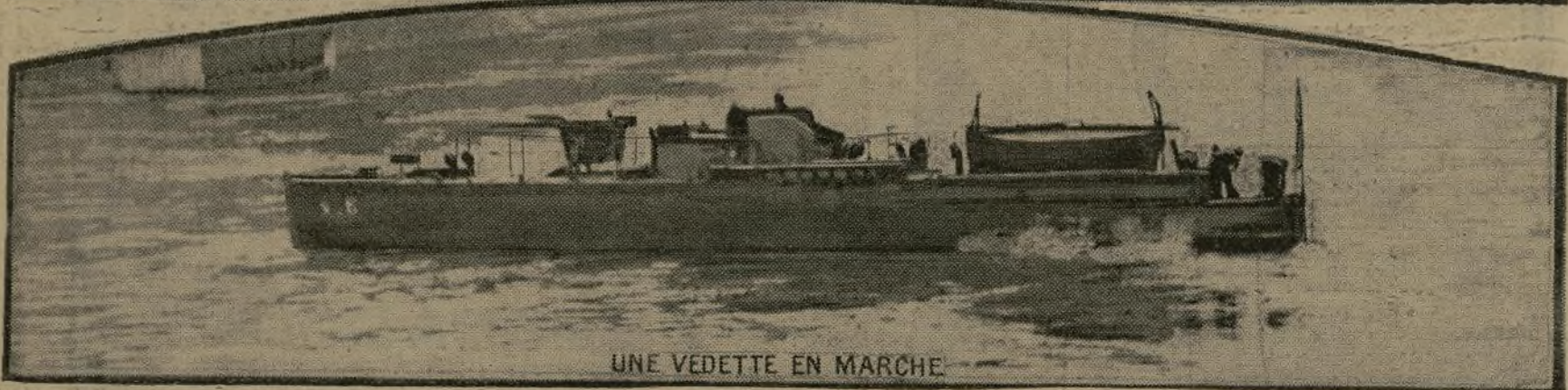
— Mais oui... Par exemple !

(À suivre.)

NOS VEDETTES AUTOMOBILES ARMEES



UNE ESCADRILLE DE VEDETTES AUTOMOBILES



UNE VEDETTE EN MARCHE

Le public lyonnais, depuis quelque temps surtout, voit stationner sur les eaux de la Saône un grand nombre de vedettes automobiles de 420 chevaux, pourvues de canons. Ces petits bâtiments, mesurant plus de 20 mètres de long, sont l'objet de la curiosité des citadins.

L'heure de la revue de détail dans l'armée britannique



Les revues de fourniment sont toujours passées avec un soin méticuleux dans l'armée britannique. Elles font partie de ce chapitre de l'hygiène et de la propreté qui a une si grande et si légitime importance aux yeux de nos alliés d'outre-Manche en temps de paix.